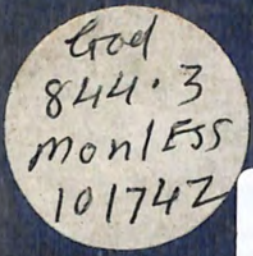
God
844.3
MonLES5
101742

00101742

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,

ET PRÉCÉDÉS

DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

101742

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

God
Fr 844.3
Mon/Ess
101742
00101742

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.

Sommaire. Si la science est mère de toute vertu, comme l'ignorance l'est de tout vice. Éloge du livre de Raymond Sebond. Réfutation des objections contre cet ouvrage. Une vie honnête et vertueuse est le fruit le plus avantageux du christianisme. Dieu accorde ses secours à la religion, et non à nos passions. L'intolérance et l'injustice n'égarent que trop souvent le zèle des Chrétiens. Bases de la religion chrétienne. Raisons qui devraient nous attacher invariablement à la Divinité. C'est par ses ouvrages que Dieu se manifeste à nous. Quel est l'avantage de l'homme sur les autres créatures. La présomption est la maladie naturelle de l'homme. Ses droits à la supériorité qu'il

s'attribue sur les autres animaux. Combien la nature est préférable à l'art : conclusion que Montaigne tire de ce principe, en faveur des bêtes contre l'homme. — La nature a traité l'homme bien plus favorablement qu'on ne s'imagine. C'est elle qui lui fournit ses armes et ses moyens de défense. C'est elle aussi peut-être qui lui a donné le langage dans l'origine. Nous ne sommes donc ni au-dessus ni au-dessous du reste des animaux, puisque, aussi bien qu'eux, nous sommes soumis à l'ordre de la nature. — Dissertation sur l'instinct naturel de certains animaux. Supériorité de plusieurs d'entre eux sur l'homme par leurs diverses qualités : le chien par son attachement et sa fidélité, le lion par sa reconnaissance, etc.—Examen des motifs que l'homme peut avoir de se glorifier de ses connaissances et de sa raison. Souvent les ignorants sont plus heureux et plus sages que les savants. Aussi bien que l'astrologie, la médecine trouble notre imagination. A la fin de leur carrière, les plus doctes philosophes s'aperçoivent qu'ils n'ont rien appris. — Le charme que l'on éprouve à la recherche de la vérité peut justifier l'empressement de quelques-uns à la découvrir. — La contemplation de la nature offre une vaste carrière à l'esprit humain. — Diverses opinions des philosophes sur la nature divine; il est ridicule de chercher à la connaître. Les faits démentent sans cesse les règles que nous avons osé prescrire à la nature. Vanité de ces prétentions de l'homme, que tout est créé pour lui servir; que Dieu même s'intéresse à ses passions, à ses vœux, à ses plaisirs. Dans les bornes étroites de ses connaissances, il ne craint pas de mesurer la terre, de définir le soleil, et d'assigner aux corps célestes un mouvement pareil à celui

des machines. — Faiblesse des arguments humains sur l'immortalité de l'ame. Fausseté des définitions que les philosophes donnent du monde et de l'homme même. Tout est mystère dans notre conformation; la nature du corps n'est pas moins incompréhensible que celle de l'ame. — Pourquoi l'esprit de l'homme est resserré dans des limites qu'il ne peut franchir pour parvenir à la connaissance des choses. Influence de la situation du corps sur les jugements de l'esprit. Danger de suivre les opinions nouvelles, par le risque de perdre au change. L'adresse et les détours mis en usage par les avocats, dans leurs plaidoyers, l'embarras trop fréquent des juges dans leurs décisions, sont une preuve de l'ambiguité des lois. Il n'y a pas de discours si clair qu'il ne puisse se prêter à différentes interprétations. Peut-être aussi manquons-nous des sens nécessaires pour tout entendre et expliquer avec précision. — Exemples des erreurs dans lesquelles souvent nous font tomber nos sens.

Exemples : les Mahométans et les Païens; saint Louis; les guerres de religion; industrie des animaux; leurs habitudes, leurs mœurs; les femmes Basques; les Mexicaines; les Italiens; les Espagnols; Héraclite et Phérécyde; Ulysse et Circé; Aristote et Varron; Démocrite; Aristote; Sénèque; Possidonius; Arcésilas; Denys d'Héraclée; Pyrrhon; Le Tasse; Épicure; Crantor; quelques nations du Nouveau-Monde; Socrates; saint Augustin; Tacite; Platon; Cicéron; Velléius; Zénon; Chrysippe; Plutarque; Platon; Anaxagore; Empédocle; Thalès; Numa; Anaximandre; Pythagore; Xénophon; Théophraste; les Égyptiens; Mahomet; Alexandre; les Gètes; Amestrès; les idoles de Thémixtitan; les Carthaginois; les Lacédé-

moniens; les Corybantes; les Ménades; les Mahométans; Auguste; les Thasiens; Trismégiste; les Stoïciens; Érasistrate; Empédocle; Moïse; les Épicuriens; Thémistocles; Démosthènes; Montaigne; les peuples de l'Amérique; les Scythes; Plutarque.

C'est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent, tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas poutant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe (*a*), qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents; ce que ie ne crois pas : ny ce que d'aultres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes, et ayants quelque particuliere inspiration de sa-

(*a*) Diogène Laerce, l. 7, segm. 165.— C.

gesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger, car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir, en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis; sive, Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde* (*a*); et parce que la langue italienne et espaignolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, pre-

(*a*) Dans la première édition des Essais, et dans celle de 1588, in-4°, ce titre est simplement en français de cette manière, *la Theologie naturelle de Raimond Sebond*. — C.

voyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme; car le vulgaire, n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum; (1)

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement. Or, quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres

(1) On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré. Lucr. l. 5, v. 1139.

papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort. Ie trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le trouve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que

nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tres-suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous fault il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce serait mieulx la charge d'un

homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy deb-

vons encores, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contrainete des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique

qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

> Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
> Et varias circùm latrantes dissipat undas
> Mole suâ : (1)

si ce rayon de la divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feust iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et debvroit on dire, « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparen-

(1) Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (*Vers d'un Anonyme, à la louange de Ronsard.*)

ces sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment (*a*), de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit (*b*) d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy,

(*a*) Joinville, c. 19, p. 88, 89. — C.

(*b*) Montaigne pourrait bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. *Giornata prima, Novella 2.* — C.

nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole (*a*) : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas* (1). Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les

(*a*) *Evang. S. Matth.* c. 17, v. 19. — C.

(1) Croyons, nous connaîtrons bientôt la route de la vertu et du bonheur. Quintil. *Inst.* l. 12, c. 11.

hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme, quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours? ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses,s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduicte et loy de nostre vie : peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince, pour la deffense de la religion : » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la

negative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez (*a*) à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : en combien faict la France pis que de le dire? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceulx qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gents d'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

(*a*) Ici, Montaigne se moque tout doucement des catholiques, comme dit M. Bayle dans son Dictionnaire, à l'article *Hotman*, remarque 1. — C.

Ie veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion ; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu (comme on (*a*) dict). Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis : le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son

(*a*) Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et *lui faire barbe de paille*. On disait, du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. Gargantua, dit-il, faisait gerbe de feurre aux dieux, l. 1, c. 11. — C.

parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en troque de l'un pour l'aultre? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy dict il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu (*a*) pas que ie croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours phi-

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6, segm. 39. — C.

losophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus : (1)

« ie veulx estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ (a) : » la force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour iouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit. Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses : ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres

(1) Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. Lucret. l. 3, v. 612.

(a) S. Paul, dans son *Epître aux Philipp.* c. 1, v. 23. — C.

tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire; nous sommes ou perigordins ou allemans. Et ce que dict Plato (*a*), qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance : ce roolle ne touche point un vray chrestien; c'est à faire aux religions mortelles, et humaines, d'estre receues par une humaine conduicte. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reglee? Ils establissent, dict il (*b*), par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix (*c*),

(*a*) *Des loix*, l. 10.

(*b*) *De Republ.* l. 1, vers le commencement. — C.

(*c*) C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troisième de sa *République*. — C.

toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant (*a*), qu'il se rendit aux plus extremes superstitions; comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de Bion (*b*). Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant, ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur atta-

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Bion*, l. 4, segm. 4. — C.

(*b*) Cette réflexion, si juste et si naturelle, est de Diogène Laerce lui-même, dans la *Vie de Bion*, l. 4, segm. 55. Comme il n'est pas riche de son fonds, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a. — C.

chez un bon coup d'espee en la poictrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Aultre chose est un dogme serieusement digeré; aultre chose, ces impressions superficiellés, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant, temerairement et incertainement en la fantasie. Homines bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion »: comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et ioindre à nostre Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant régie et com-

mandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre, car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles (*a*), le soleil, les estoiles, les eaux, et la terre, pour nous representer les

(*a*) C'est-à dire, *a fait tomber sous nos sens*.

intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres. (a) »

Atque adeò faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo : seque ipsum inculcat et offert ;
Ut benè cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges. (1)

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans iour, si la foy et la grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fer-

(a) *Epître aux Romains*, c. 1, v. 20. — C.

(1) Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel ; en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous, il veut être clairement connu, il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. Manil. l. 4, v. 907.

mes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif pour le mettre à la voye de cette cognoissance ; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. Ie sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceulx qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes, que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, accerse ; vel imperium fer ;(1)

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. Ie me suis, sans y penser, à demy desia

(1) Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez le : sinon, acceptez ce qu'on vous présente. Hor. epist. 5, l. 1, v. 6.

engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à verifier ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceulx cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers le sens des escripts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy; à un atheïste touts escripts tirent à l'atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente : ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise (*a*) de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la ma-

(*a*) *Le néant.* — E. J.

iesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτόν (1). Abbattons ce cuider (*a*), premier fondement de la tyrannie du malin esprit: *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (2). L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon (*b*), et point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons doñc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par argument et par discours. Car sainct Augustin (*c*), plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils

(1) Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Hésiod. l. 7, c. 10, n. 5.

(*a*) *Cette présomption, cette pensée.* — E. J.

(2) Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. *I. Epist. S. Petri*, c. 5, v. 5.

(*b*) Dans le *Timée*. — C.

(*c*) *De Civit. Dei*. l. 22, c. 5. — C.

tiennent faulses les parties de nostre creance, que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque (*a*) et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que touts subiects egualement, et la nature en general, desadvoue sa iurisdiction et entremise. Que nous presche la Verité (*b*), quand elle nous presche De fuyr la mondaine philosophie; quand elle nous inculque si souvent (*c*) Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il

(*a*) *Si foutive.* — E. J.
(*b*) S. Paul aux Colosses, c. 2, v. 8. — C.
(*c*) 1. *Corinth.* c. 3, v. 19. — C.

pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme. Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : voyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de sieoles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'uni-

vers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estres preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là (1)? *Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profectò nihil est melius :* nous n'aurons iamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté,

(1) C'est-à-dire, le stoicien Balbus, qui, dans le livre de Cicéron, *de Naturâ Deorum*, l. 2, c. 53, parle ainsi : *Quorum igitur*, etc. « Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? « C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la « raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont certainement « ce qu'il y a de plus excellent. » — C.

leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle;

Cùm suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunæ solisque viarum; (1)

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris, (2)

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve;

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alternâ mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis; (3)

(1) Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune. Lucret. l. 5, v. 1203.

(2) Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. Manil. l. 3, v. 58.

(3) Elle reconnait que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois periodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. Manil. l. 1, v. 60.

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au branle des moindres mouvements celestes :

Quantaque quàm parvi faciant discrimina motus :
Tantum est hoc regnum quod regibus imperat ipsis : (1)

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur;

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Troiam :
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati cocunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est; cogumur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
. . . . . .
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum; (2)

(1) Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. Manil. l. 1, v. 55, et l. 4, v. 93.

(2) L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. Celui-ci est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassinent leurs pères; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacrilèges. N'accusons point les hommes de ces forfaits. C'est le destin qui les entraîne, qui les force à se punir

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt* (1)? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que d'obeïssance? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustiæ* (2)! Sont ce pas des

à se déchirer de leurs propres mains..... Criminels par le destin, c'est encore par le destin que nous sommes punis. Manil. l. 1, v. 79, 118.

(1) Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste edifice? Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 8.

(2) Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 31

songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est caligo mentium; nec tantùm necessitas errandi, sed errorum amor* (1). *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem* (2). La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse: elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire (*a*) condition des trois; et se va plan-

(1) Entre autres maux attachés à la nature humaine, est ce aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sénec. *de Irâ*, l. 2, c. 9.

(2) Le corps corruptible appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. *Bibl. la Sagesse*, c. 9, v. 15.

(*a*) C'est-à-dire, avec les animaux placement terrestres, volans

tant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les branstes internes et secrets des animaulx? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques: si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon (*a*), en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne, compte, entre les principaulx advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acqueroit une tres-parfaicte intelligence et prudence, et en condui-

ramponts sur la terre, et, par cela même, de pire condition que les deux autres espèces qui volent dans l'air ou nagent dans les eaux. — C.

(*a*) En son dialogue intitulé, *le Politique*. — C.

soit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire : nous fault il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand' merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes (*a*). Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus (*b*), Melampus (*c*), Tiresias (*d*), Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy (*e*), il fault bien

(*a*) Anciens peuples sur la côte occidentale du golfe Arabique, ainsi nommés parce qu'ils habitaient dans des cavernes. — C.

(*b*) *Voyez* Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, l. 1, c. 20 — C.

(*c*) Apollodore, l. 1, c. 9, § 11. — C.

(*d*) *Id.* l. 3, c. 6, § 7. — C.

(*e*) Pline, l. 6, c. 30. — C.

qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent; et nous elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Cùm pecudes mutæ; cùm denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cùm metus aut dolor est, et cùm iam gaudia gliscunt. (1)

En certain abbayer un chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent.

Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ. (2)

(1) Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. Lucrèt. l. 5, v. 1058.

(2) Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaye-

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires, par signes : i'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeulx :

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole. (1)

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy

ments, force les enfants à recourir aux gestes. Lucrèt. l. 5, v. 1029.

(1) Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta del Tasso*, atto 2, nel coro, v. 34.

non? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, nous renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle et un language intelligible, sans discipline, et un language publicque; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Ie laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline (*a*) dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda: « Et bien (*b*), sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens? » « Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant

(*a*) L. 6, c. 30. — C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Agis*. — C.

que tu as voulu, sans iamais dire mot. » Voylà pas un taire parlier (*a*) et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaulx? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

> His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
> Æthereos, dixere. (1)

Les arondelles (*b*), que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion (*c*), de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle

---

(*a*) *Un silence éloquent.* — E. J.

(1) Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avait dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. *Georg.* l. 4, v. 219.

(*b*) *Les hirondelles.* — E. J.

(*c*) *Sans discernement.*

obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leurs palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre? Pourquoy espaissit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter: nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à ie ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et part art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand advantage sur nous, de faire que nature, par une douleur maternelle, les accom-

paigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresiniuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee. Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que i'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees

de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; tandis que l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage;

Tùm porrò puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est
Cui tantum in vitâ restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis
Quæ sua tutentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum : (1)

(1) Semblable au nautonnier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel, pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance; et n'a-t-il pas raison de pleurer l'infortuné à qui il reste tant de maux à souffrir! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements: il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. Lucrèt. l. 5, v. 222.

ces plainctes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoings tant de nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes (a) eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne voye se

(a) Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. 13 — C.

plaindre et gemir long temps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti: (1)

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoings les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté (a) de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

(1) Car chaque animal sent sa force et ses besoins. Lucrèt. l. 5, v. 1032.

(a) *A planté*, c'est-à-dire, *avec plénitude*; du latin *plenitas*, et non du français *plante*. l'expression de *plus plainement*, qui suit, le prouve. — E. J.

Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves et vires agricolarum : (1)

le debordement et desreglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon ; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards ; pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car *il* en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services) ; quand les

(1) La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces productions aux efforts de nos bras; le taureau maigrit sous le joug, le cultivateur s'épuise à la charrue. Lucret. l. 2, v. 1157.

taureaux vont au combat, ils respandent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers affinent (*a*) leurs deffenses, et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse: pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions: et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen, qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouïr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles: en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent: d'aultre langage,

(*a*) *Aiguisent, affilent.* Je n'ai point trouvé dans les vieux dictionnaires le mot *affiner* dans le sens qu'il a ici. — C.

d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'espece.

> Così per entro loro schiera bruna
> S'ammusa l'una con l'altra formica,
> Forse a spiar lor via e lor fortuna. (1)

Il me semble que Lactance (*a*) attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de-mesme espece: Aristote (*b*) allegue, à ce propos, le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux:

> Variæque volucres....
> Longè alias alio iaciunt in tempore voces....
> Et partim mutant cum tempestatibus unà
> Raucisonos cantus. (2)

Mais cela est à sçavoir quel langage parleroit cet

(1) Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles : peut-être veulent-elles ainsi épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, *nel purg.* c. 26, v. 34.

(*a*) *Inst. Divin.* l. 3, c. 10. — C.

(*b*) *Hist. des Animaux*, l. 4, c. 9, vers la fin. — C.

(2) Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps; il en est même dont la voix rauque change avec les saisons. LUCRET. l. 5, v. 1077, 1080, 1082, 1083.

enfant, et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point; ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre au nombre : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis : (1)

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

Res.... quæque suo ritu procedit; et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant. (2)

(1) Tout est enchaîné par les liens de la destinée. Lucrr. l. 5, v. 874.

(2) Tous les êtres ont leur progrès particuliers; tous gardent

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecti de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de touts les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls, et le veritable; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Ie dis doncques, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de plus riches effects, des facultez plus riches; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme

---

les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. Lucret. l. 5, v. 921.

voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contrainete naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble, car ie priserois bien autant des graces toutes miennes, et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature. Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrons au bord de l'eau approcher (*a*) son aureille

(*a*) Plutarque, *De l'industrie des Animaux*, c. 12. — C.

bien prez de la glace, pour sentir s'il orra (*a*), d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'advancer, n'aurions nous par raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination (*b*) et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie soubs le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles. Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides (*c*) estoient ce pas des

(*a*) *S'il entendra.* — E. J.

(*b*) *Un raisonnement.* — Du latin *ratiocinatio.*

(*c*) PLUTARQUE, *Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 3. — C.

femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy: les femmes et concubines des Thraces (*a*) plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses (*b*) : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service : »

Ure meum, si vis, flammâ caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca : (1)

(*a*) Hérodote, l. 5. — C.

(*b*) Ceci est tiré de Pétrone : *Sacramentum iuravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, et quidquid aliud Eumolpus iussisset; tanquam legitimi gladiatores domino corpora animasque religiosissimè addixerimus*, Sat. c. 117, et p. 411, 412, Petronii cum notis varior. Anno 1669. — C.

(1) Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce mon

c'estoit une obligation veritable; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy (*a*), ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier: et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez, par l'espine du dos, iusques au gozier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbe. Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaulx, aux chevaulx, et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes (*b*) voyant ses parents en peine de le racheter de servitude: «Ils sont fols, disoit il; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert:» et ceulx qui entretiennent les

---

corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. Tibull., eleg. 9, l. 1, v. 21.

(*a*) Hérodote, l. 4, — C.

(*b*) *Voyez* Diogène Laerce, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 6, segm. 75. — C.

bestes, se doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lion ne s'asservit à un aultre lion, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes : ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventâ per devia rura lacertâ....
Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosæ
In saltu venantur aves.(1)

Nous partissons (*a*) le fruit de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs (*b*), et les faulcons sauvages, partissent iustement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses

(1) La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées....; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. Juv. sat. 14, v. 74, 81.

(*a*) *Nous partageons.* — E. J.

(*b*) Pline, l. 10, c. 8, § 10. — C.

rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers (*a*), de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote (*b*) dict que la Seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire iusques à que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant ; et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla (*c*) ; c'est le desieusner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par

(*a*) Des *collets*, sorte de lacs à prendre des lièvres. — C.

(*b*) Plutarque, *De l'industrie des Animaux*, c 28. — C.

(*c*) Ici Montaigne fait allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres avecques de l'eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus (*a*), qu'Alexandre desfeit), les javelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysip-

(*a*) Plutarque, *De l'industrie des Animaux*, c. 13. — C.

pus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander; il est contrainct de confesser (*a*) qu'en ce chien là un tel discours se passe : « J'ay suyvi iusques à ce carrefour mon maistre à la trace; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est uy par cettuy cy, uy par celuy là; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce (*b*)? Si ne sont pas les bestes

(*a*) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.

(*b*) *Georgius Trapesuntius*, qu'on nomme présentement en fran-

incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former, et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que ſes basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville,

çais *George de Trébisonde*, l'un de ces savants qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les belles-lettres. Eugène IV l'honora de la conduite d'un des colléges de Rome. — C.

laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque (a) dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement,

(a) *De l'adresse des Animaux*, c. 18. — C.

ainsi que s'il se feust revenu (*a*) d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants. Des bœufs servoient aux iardins royaux de Suse pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre (*b*), qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et, ayants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres. Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus (*c*) iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre (*d*) et à couldre, l'arondelle à bastir, le cy-

(*a*) *Se revenir*, se recolligere. Nicot. — On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil*; *d'une pamoison*, *d'un évanouissement*, etc. — C.

(*b*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 20. — C.

(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 14. — C.

(*d*) *Faire de la toile*. — E. J.

gne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine. Aristote (*a*) tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing; d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant: nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas un (*b*) et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson; le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre; on oyt corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. I'ay veu, dict (*c*) Arrius, aultrefois un elephant ayant à chascune

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 18. — C.

(*b*) *Ce chant n'est pas exactement le même.* — E J.

(*c*) C'est une traduction assez exacte de ce que Arrien dit avoir vu, *Hist. indic.* c. 14, p. 328, ed. Gronov. Montaigne, ou ses imprimeurs, ont mis ici *Arrius* pour *Arrianus*. — C.

cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir (*a*), et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre. Il s'en est veu (*b*) qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres.

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque (*c*) mesme pour respondant, est estrange: elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette, et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin es-

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.
(*b*) *Id. ib.*; Pline, l. 8, c. 3. — C.
(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 18. — C.

tourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quant et quant esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy-mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix, ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses, et leurs muances (*a*), ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle savoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux (*b*), et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust attaindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les

(*a*) *Mutations, changements.* — E J.

(*b*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.

corbeaux de Barbarie (*a*) en font de mesme quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues broussailles pour les tromper, ses compaignons (*b*) y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné : un iour, le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe ci

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.
(*b*) Plutarque, *ib.* c. 10. — C.

en meit à part la moitié (*a*), declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim; (1)

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leurs discours, leur abandonnant la teste d'une battaille, là où

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.

(1) Les ancêtres de nos éléphants combattaient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome; ils portaient dans les combats des tours armées, des attirails de guerre et des cohortes entières. Juv. sat 12, v. 107.

le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples, où cela soit advenu qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes (*a*), ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et montroient ces animaulx autant d'addresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver

(*a*) C'est ce que plusieurs peuples avaient fait long-temps auparavant. *Voyez* Plin. *Nat. Hist.* l. 8, c. 40, et Elian. *Var. Hist.* l. vi, c. 46 — 1.

des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir, et tout le passé. I'ay veu aultrefois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels, parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas ; comme il nous advient au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture : mais, de ce qu'elles ont de particulier, que sçavons nous que c'est? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit

bien encores la murene de Crassus (*a*), et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et i'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceulx qui les traictent,

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus : (1)

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants (*b*) ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir aulcune telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes (*c*) remarqua, parce qu'elle retire aux

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 24. — C.

(1) Ils ont un nom; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. Martial. epigr. 29, l. 4, v. 6.

(*b*) Pline, l. 8, c. 1. — C.

(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.

nostres : il veit, dict il, des fourmis partir de leur fourmilliere, portants le corps d'un fourmi (*a*) mort vers une aultre fourmilliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque temps, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, penser avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissants aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par la que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants, et nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. Or, elles produisent encores d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette

(*a*) *Fourmi*, que nous faisons féminin, était masculin autrefois, comme on voit ici, et dans Nicot. — C.

grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste (*a*), sa galere capitainesse feut arrestée au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora* (*b*), à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Caligula (*c*), voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestée tout court par ce mesme poisson; lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors. Un citoyen de Cyzique (*d*) acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour avoir apprins la condition de l'herisson; il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que

(*a*) Pline, l. 32, c. 1. — C.

(*b*) C'est une fable; mais en effet *remora* signifie retardement, ce qui arrête; et *remorari*, arrêter, retarder. — E. J.

(*c*) Pline, l. 32, c. 32. — C.

(*d*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 15 — C.

remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer. Le cameleon (*a*) prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe (*b*) se donne luy mesme la couleur qui luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il cherche : au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : nous n'avons rien

(*a*) Plutarque, *ib.* c. 28. — C.
(*b*) Le *polype*, sorte de poisson. — E. J.

de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du branslement de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi: La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine (*a*), elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse : mais elle n'est pas inutile à la torpille; elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proie qu'elle queste, oh la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an,

(*a*) *Seine*, sorte de filet à prendre du poisson. — E. J.

montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste, de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement: par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique, que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre, et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, celà ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple,

Tenez chaulds les pieds et la teste:
Au demourant, vivez en beste:

la generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela: toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale, comme plus effectuelle;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores: quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis; (1)

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejcit enim sulci rectâ regione viâque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum. (2)

---

(1) On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes, parce que, dans cette attitude, la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. Lucret. l. 4, v. 1261.

(2) Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. Lucret. l. 4, v. 1266.

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egualité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus (*a*), le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son lict, sans vouloir boire ne manger; et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus (*b*); car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort; et, quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les che-

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 14. — C.
(*b*) *Id. ibid.*

vaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveüillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes; elles sont toutes superflues et artificielles; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substanter d'une olive par iour : la delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum. (1)

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avecques plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche; et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes (*a*) le grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par

(1) La volupté ne lui semble pas plus piquante dans les bras de la fille d'un consul. Hor. sat. 2, l. 1, v. 69.

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 16. — C.

le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit; il ne la perdoit de vue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon (*a*) amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se veoid touts les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus (*b*), et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe iuvencæ
Ferre patrem tergo : fit equo sua filia coniux :
Quasque creavit, init pecudes caper : ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales. (1)

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 16. — C.
(*b*) *De Venatione*, l. 1, v. 236. — C.
(1) La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les desirs du cheval dont elle est née : le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. Ovid. *Metam.* fab 9, l. 10, v. 28.

que celle du mulet du philosophe Thales? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu que le sel (*a*), fondu par ce moyen, lui avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; iusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pour-

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 15; et Élien, *de Animalibus*, l. 7, c. 42. — C.

rissent. Mais la caution et prevention (*a*) dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire ; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au contraire, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Expiravit aper maioris dentibus apri? (1)

mais elles n'en sont pas universellement exemptes

(*a*) *La précaution et la prévoyance.* — E. J.

(1) Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus faible que lui? Dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? Juvén. sat. 15, v. 160.

pourtant; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires :

Sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu :
Continuòque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere. (1)

Ie ne vęois iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circùm
Ære renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi; (2)

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee, et par combien legieres occasions esteincte :

(1) Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. Virg. *Georg.* l. 4, v. 67.

(2) L'acier renvoie ses éclairs au ciel; les campagnes, sont colorées par le reflet de l'airain; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. Lucan. l. 2, v. 325.

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello : (1)

toute l'Asie se perdit, et se consomma en guerres pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx auteurs et motifs ? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement, plusieurs battailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quòd futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! quid; si me Manius oret
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait : quid, si mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant. (2)

(1) On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, épuisa toute la Grèce. Hor. epist. 2, l. 1, v. 6.

(2) Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *épigr.* 20, l. 11, v. 3. Voici la traduction

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous (*a*) m'en avez donné) : or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre;

Quàm multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel quàm sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus (1)

---

libre que Fontenelle a faite de cette petite pièce, qu'on ne pouvait traduire littéralement dans une langue aussi chaste que la nôtre :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc ! Est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui ? moi, que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi ?
Elle est bien laide ! Allons, sonnez trompettes.

(*a*) Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avait chargé de faire l'apologie de Sebond, et à laquelle nous devons par conséquent ce chapitre douzième, le plus long, et, au jugement de bien des gens, le plus curieux. — C.

(1) Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Lybie, lorsque, amenant l'hiver, l'orageux Orion se plonge dans les eaux; comme les innombrables épis qui, au retour de l'été, frémissent sur les rives de l'Hermus, ou dans les champs dorés de la Lycie : ainsi les boucliers retentissent, ainsi la terre tremble sous les pas des guerriers. *Énéid.* l. 7, v. 718.

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee;

It nigrum campis agmen; (1)

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee (*a*) matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble (*b*), que Sertorius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

---

(1) Le noir essaim marche dans la plaine. *Énéid.* l. 4, v. 404.

(*a*) *Un brouillard, une brume du matin.*

(*b*) Ici, Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Carcitaniens*, peuples d'Espagne qui habitaient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il était impossible de les forcer. *Voyez* dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6. — C.

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui iactu compressa quiescent : (1)

qu'on descouple (*a*) mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand'quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers (*b*) sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient

(1) Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un instant.
Géorg. l. 4, v. 86.

(*a*) *Qu'on lâche, qu'on détache une couple*, etc. — E. J.

(*b*) *Savatier*, ou *savetier*, dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage long-temps avant Montaigne; car, du temps de Villon, on disait *savatier* :

Et vous, Blanche la savatière.

Savatier vient fort naturellement de *savate*, mot très-usité encore aujourd'hui — C.

produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre, au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien (*a*), appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice. Autant en feit le chien

(*a*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.

du sage Hesiode (*a*), ayant convaincu les enfants de Ganistor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien (*b*), estant à la garde d'un temple à Athenes, et ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de

(*a*) *Id. ibid.*

(*b*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C. — La même histoire, ou plutôt la même fable, est dans Élien, *de Animal.* l. 7, c. 13. — E. J.

bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Appion (*a*) recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androclus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en *recognoissance* avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commencea à battre de la queue, à la mode des

(*a*) *Voyez* Aulu-Gelle, l. 5, c. 14; et Sénèque, *de Benef.* l. 2, c. 19. — C.

chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre misérable, tout transi d'effroi, et hors de soy. Androclus, ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre, c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'aultre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, de me desrobber de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce païs là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis (*a*) sur une caverne

(*a*) *Je rencontrai une caverne*, etc. *Embattre* signifie *arriver en quelque lieu, soit par dessein, soit par des cas d'aventure.* Qui sont ces gens qui ainsi *se sont embattus* en ces pays, c'est-à-dire, *sont*

cachee et inaccessible, et ie me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce lion, ayant une patte sanglante et blecee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doulcement de moy, me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme pour demander secours: ie luy ostay lors un grand escot (*a*) qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion

---

entres ou se sont rues dedens? Nicot. — *Je m'embatis sur luy*, je le rencontrai par hazard. Cotgrave. — C.

(*a*) *Un grand éclat de bois.* — *Escot* signifie ici *une écharde, un piquant de chardon* ou *de bois*: et, pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — *Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli*, dit Androclus dans Aulu-Gelle. *Noct. Attic.* l. 5, c. 14. — C.

estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et, à ma troisiesme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voylà l'histoire qu'Androclus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut faict present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Appion, Androclus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lion, hoste de l'homme : Voylà l'homme medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons; aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora. (1)

(1) Ensuite venait, sans harnois et sans ornement, Æthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. *Enéid.* l. 11, v. 89.

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun; aulcunes, à chascun la sienne: cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes; et des mariages mieulx gardez que les nostres? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare (*a*), quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne; et, si d'adventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent (*b*). Les barbiers (*c*), quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants (*d*) un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmi elles : ils tiennent que la

(*a*) Le *scare*, espèce de poisson. — E. J.
(*b*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 26. — C.
(*c*) Les *barbeaux*, autre espèce de poisson. — E. J.
(*d*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 26. — C.

baleine (*a*) ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela *la guide :* la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner la navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l'escarte (*b*), elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a une pareille societé (*c*) entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant, et l'advertissant de

(*a*) Plutarque, *ib.* c. 32. — C.
(*b*) *Si, par hasard, elle s'écarte de lui*, etc. — E. J.
(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 32. — C.

son dangier : il vit des demeurants (*a*) de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez; et, s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser. Cette coquille, qu'on nomme la Nacre (*b*), vit aussi ainsin avecques le pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, iusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vifve, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns (*c*), on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où

(*a*) *Des restes, des morceaux*, etc. *Des morceaux de chair qui sont demeurés entre les dents de ce monstre*, comme Montaigne nous le dira lui-même bientôt après. — C.

(*b*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 32; et Cicéron, *de Natur. Deor.* l. 2, c. 48. — C.

(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 29. — C.

le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote (*a*) mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree (*b*) en touts sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales : puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egual à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en feit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion (*c*), il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy.

(*a*) Aristote, *Hist. des Anim.* l. 8, c. 13; et Élien, *de Animal.* l. 9, c. 42. — C.

(*b*) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 21. — C.

(*c*) Plutarque, *De l'adresse des Animaux*, c. 14. — C.

Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant (*a*), lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tigre (*b*), la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble. Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons (*c*), surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honoré les couches, la naissance, et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de

(*a*) Aelien. *Hist. indic.* c. 14. — C.
(*b*) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 19. — C.
(*c*) Plutarque, *ibid.*. c. 34. — C.

Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie, et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandonner: s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque (*a*), qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer: puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doulcement, luy enseigne à ra-

(*a*) Plutarque, *de solertiâ Animal.*, c. 34.—C.

douber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer: et, au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close, et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement, les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corpo-

relles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre, et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux arquebusades, et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, cùm membra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpè,
Et quasi de palmâ summas contendere vires : (1)

(1) Vous verrez des coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputaient le prix de la course. Lucret. l. 4, v. 988.

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantûmque canes in molli sæpè quiete
Iactant crura tamen subitò, vocesque repentè
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpè
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se : (1)

les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver ; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpè levem ex oculis volucremque soporem

(1) Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de nos chasseurs agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étaient sur la trace de la proie: souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. Lucret. l. 4, v. 992.

Discutere, et corpus de terrâ corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.(1)

Quant à la beauté du corps, avant passer oultre il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions (*a*) les formes à nostre poste :

Turpis romano belgicus ore color : (2)

les Indes la peignent noire et basannee, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche; comme aussi la balieure (*b*), de gros

(1) Souvent le gardien fidèle et caressant, qui vit sous nos toits, dissipe tout-à-coup le sommeil léger qui couvrait ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Lucret. l. 4, v. 999.

(2) *Nous nous en figurons les formes selon notre caprice, notre imagination, à notre* fantaisie *et à notre gré.* — E. J.

(2) Le teint belgique dépare un visage romain. Propert. l. 2, eleg. 17, v. 26.

(*b*) J'estime, dit Borel dans son *Trésor de Recherches gauloises*, que le mot de *baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote

101742

cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'auiourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline (*a*). Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommendation la

---

les joues ou mâchoires. Froissart : *Perçoient bras, testes et balevres*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par *balieures*, Montaigne entend ici la *levre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusques au-dessous des racines. — C.

(*a*) L. 6, c. 13. — C.

grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espaignols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'aultre brune; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la doulceur; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon (*a*) attribue à la figure spherique, les epicuriens (*b*) la donnent à la pyramidale plustost, ou carree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur les loix communes : et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre, qui le sont plus, *à multis animalibus decore vincimur* (1), voire des terrestres nos compatriotes; car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez,

(*a*) Dans son *Timée*. — C.

(*b*) Cic. *de Nat. Deor.* c. 10. — C.

(1) Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. Sen. epist. 124.

et non moins en toutes qualitez aux aërez. Et cette prerogative, que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus, (1)

elle est vrayement poëtique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre; quels animaulx n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution (*a*), en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus (*b*), ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la

(1) Dieu a courbé les animaux, et a attaché leurs regards à la terre; mais il a donné à l'homme un front sublime; il a voulu qu'il regardât le ciel, et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. Ovide, *Mét.* fab. 2, l. 1, v. 54.

(*a*) Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée*; et par le dernier, dans son traité *De la Nature des Dieux*, l. 2, c. 54, etc. — C.

(*b*) *Les bêtes qui nous ressemblent le plus*, etc. — E. J.

bande : car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots ;

Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis! (1)

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau (*a*). Certes, quand i'imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares (*b*), sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables de emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement, c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestiér ordonnent, pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que, pour refroi-

(1) Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.
ENNIUS, apud CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 35.

(*a*) *Le pourceau.* — E. J.
(*b*) *Ses défectuosités, ses défauts.* — E. J.

dir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime;

> Ille quòd obscœnas in aperto corpore partes
> Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor : (1)

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance (*a*), que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres : ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

> Nec Veneres nostras hoc fallit; quò magis ipsæ
> Omnia summoperè hos vitæ postscenia celant,
> Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore : (2)

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la

---

(1) Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, se glacer sa passion, et l'amour s'envoler. Ovid. *de Remed. Amor.* v. 429.

(*a*) *De notre imperfection, défectuosité.* — E. J.

(2) C'est ce que les femmes savent parfaitement. Elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaines. Lucret. l. 4, v. 1182.

friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre. Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eulx, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence, et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque (*a*), ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'aultre de

(*a*) Plutarque, *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 8. — C.

la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent (*a*) que si Circé eust presenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'aultre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » Comment, cette grande et divine sapiènce, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, j'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes au-

(*a*) PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les Stoiques*, c. 8.—C.

roient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant, et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme pour se faire valoir, il fault qu'il y retire (*a*), comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est point par vray discours (*b*), mais par une fierté folle, et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours (*c*), de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix

(*a*) *Y ressemble.* — E. J.

(*b*) *Par des raisons solides.* — E. J.

(*c*) *Exalté cette belle raison.* — *Surpayer une chose*, c'est la payer au-delà de son juste prix. — C.

de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates, cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne (*a*), elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest rarò, nocet sæpissimè, melius est non adhibere omninò, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : Sic, haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam, quam Rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodùm paucis salutaria, non dari omninò, quàm tàm munificè et tàm largè dari* (1). De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des in-

(*a*) Xénophon, *Apomnemoneum*. l. 1, c. 4, v. 12. — C.

(1) Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait à un danger visible, dans l'espoir d'un bien incertain; de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit, que nous appelons Raison, et qu'elle nous a accordée si libéralement, puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 27.

commoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur, ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouissent; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie; voire le Greç a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne : a lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses àceluy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

Illiterati nùm minùs nervi rigent? (1)

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur! (2)

(1) Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour? Hor. epod. lib. 8, v. 17.

(2) C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connaitrez ni le chagrin ni l'in-

l'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université ; et lesquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault guere plus d'offices, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur; et ce neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient

quiétude ; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse! Juv. sat. 14, v. 156.

du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldrois suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus. (*a*)

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder, naist toute aultre vertu; comme du cuider (*b*), tout peché. Et au revers, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable; sa pre-

(*a*) Ou plutôt l'épicurien *Colotes*. Voyez le traité que PLUTARQUE a écrit contre lui, c. 27; et PORPHYRE, *de Abstinent.* l. 1. — C.

(*b*) *De la présomption.* — C.

miere poison s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance, *eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (1) : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere (*a*), et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en don la science (*b*). La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommendee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeïssance ; *cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundùm elementa mundi* (2). En cecy, y a il une generale convenance entre touts les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais, où la trouvons nous ?

Ad summum, sapiens uno minor est Iove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regùm :
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est. (3)

---

(1) Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genes.* c. 3, v. 5.

(*a*) *Et les sirènes pour séduire Ulysse, dans Homère.* — E. J.

(*b*) *Odyss.* l. 12, v. 188. — C.

(2) Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. S. Paul, *ad Colos.* c. 2, v. 8.

(3) Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter : il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre ; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est pourtant quand la pituite le tourmente. Hor. epist. 1, l. 1, v. 106.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epictete (*a*), « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possede ses biens par fantasie, les maulx en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car touts nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont apprins la religion (*b*), la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre âme des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans

(*a*) *Enchirid.* c. 2. — C.
(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 26. — C.

desplaisir et sans offense : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia; quique per artem
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquilla et tam clara luce locavit : (1)

voylà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy (*a*) en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus (*b*), « Ie m'en

(1) Il fut un dieu, illustre Memmius; oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. Lucrèt. l. 5, v. 8.

(*a*) De Lucrèce, qui, dans les vers qui précèdent cette période, parle si magnifiquement d'Épicure, et de sa doctrine; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poeme; et le porta enfin à se tuer lui-même. Euseb. *Chronicon.* — C.

(*b*) Cic. *Acad. quæst* l. 2, c. 23. — C.

voys parler de toutes choses; » et ce sot tiltre, qu'Aristote (*a*) nous preste, de « dieux mortels; » et ce iugement de Chrysippus, que « Dion (*b*) estoit aussi vertueux que Dieu : » et mon Seneca recognoist, dict il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformement à cet aultre, *In virtute verè gloriamur; quod non contingeret, si id donum à deo, non à nobis haberemus* (1): cecy est aussi de Seneca (*c*) : « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse; par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus ialoux de nostre interest, que de celuy de nostre Createur!

Mais il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vifvement et hardiement les fondements ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque

---

(*a*) Cic. *de Finib.* l. 2, c. 13. — C.

(*b*) Plutarque, *Des communes conceptions des Stoïques*, c. 30. — C.

(1) C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne serait point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 36.

(*c*) *Epist.* 53, à la fin. — C.

moyen et quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son maistre; il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie : Possidonius, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire (*a*), si ne diray ie pas que tu sois mal. » Il sent mesmes passions que moy laquay; mais il se brave (*b*), sur ce qu'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem* (1). Archesilas (*c*), estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et, luy montrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il. Celluy cy a un peu meilleure grace, car il sent avoir du mal, et en vouldroit estre depestré, mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibli; l'aultre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie,

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25. — C.

(*b*) *Il fait le brave, parce qu'il*, etc. — R. J.

(1) Pour se glorifier de son courage, il ne fallait pas succomber en effet. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 12.

(*c*) Cic. *de Finib.* l. 5, c. 31. — C.

verbale, qu'essentielle : et Dionysius Heracleotes (*a*), affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïcques. Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmoucer et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho (*b*), courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et preparé de soy mesme par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus aysement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? nous en veoyons ordinairement se faire

(*a*) Cic. *de Finib.* l. 5, c. 31; et *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25. — C.
(*b*) Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 69. — C.

saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leurs discours?, Lorsque les vrays maulx nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion (*a*) catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en addresse tout destrousseement (*b*) à la santé mesme; cette alaigresse et vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette, il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservi à telles imaginations, à celles d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer, par exemple, generalement à toute science :

(*a*) *Fluxion.* — E. J.
(*b*) *Ouvertement.* — E. J.

de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de notre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veois ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables, Ie receois la santé les bras ouverts, libre, plaine, et entiere; et aiguise mon appetit à la iouïr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee, et occupation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont

plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses ; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desmeut, qui la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent de grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et les plus destracquees; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents: aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplesse: quel sault vient de pren-

dre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un (*a*) des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et dure poësie, qu'aultre poëte italien aye iamais esté? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté, qui l'a aveuglé? à cette exacte et tenduë apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduict à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? I'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé, et en ferme et seure posture? affublez le de tenebres d'oysifveté et de pesanteur: il nous fault abestir, pour nous assagir (*b*); et nous esblouïr, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mouce aux douleurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodité de nous rendre aussi,

(*a*) Le fameux Torquato Tasso, auteur de *la Jérusalem délivrée*. — C.

(*b*) *Rendre sage*. — E. J.

par consequent, moins aigus et friands à la iouïssance des biens et des plaisirs; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur, *segniùs homines bona quàm mala sentiunt* (1) : nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies;

Pungit
In cute vix summâ violatum plagula corpus;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,
Quòd me non torquet latus aut pes : cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem : (2)

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie (*a*), qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

---

(1) Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. Tite-Live, l. 30, c. 21.

(2) Nous sentons vivement la piqûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata.* — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boëtie. — C.

(*a*) La secte épicurienne. — C.

Nimium boni est, cui nihil est mali ; (1)

car ce mesme chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence ; cette volupté actifve, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but ; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Ie dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire, « Ie ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade ; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis ; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir (2). » De vray,

(1) Ennius apud Cic. *de Finib.* l. 2, c. 13.

(2) *Nec absurde Crantor : Minimè, inquit, assentior iis qui istam*

qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant et quant la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magnâ mercede contingit, immanitatis in animo, stuporis in corpore* (1). Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens

---

nuncio quam indolentiam magnoperè laudant, quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne ægrotus sim, inquit; sed si fuerim, sensus adsit, sive sectetur quid, sive avellatur à corpore. Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 7. — C.

(1) Cette indolence ne se peut acquérir, qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps; il faut que l'esprit devienne féroce, et que le corps tombe en une sorte de léthargie. Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 6.

passez; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanouï, pour l'opposer à ce qui nous presse? » *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitandâ molestiâ, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit*(1): si ce n'est que où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de iambe où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia. (2)

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne (*a*), « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

---

(1) Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler des idées riantes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 15.

(2) Le souvenir du bien double le mal.

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 15. — C.

Suavis est laborum præteritorum memoria. (1)

Comment, la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire contiller par ces destours couards et ridicules! car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne manière de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la soliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetuâ oblivione obruamus, ut secunda iucundè et suaviter meminerimus* (2); et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo* (3). Et de qui est ce conseil (*a*)? de celuy,

(1) Des maux passés le souvenir est doux.
EURIPID. apud CIC. *de Finib.* l. 2, c. 32.

(2) Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. CIC. *de Finib.* l. 1, c. 17.

(3) Je me souviens des choses que je voudrais oublier, et je ne puis oublier celles que je voudrais bannir de mon souvenir. CIC. *de Finib.* l. 2, c. 32.

(*a*) *Ce conseil d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli? de celui*, etc. — C.

qui se unus sapientem profiteri sit ausus; (1)

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit stellas, exortus uti ætherius sol. (2)

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est. (3)

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Ie crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi. (4)

---

(1) Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage. Cic. *de Finib.* l. 2, c. 32.

(2) Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux celestes. Lucazt. l. 3, v. 1056.

(3) Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un faible remède. Sénèque, *OEdip.* ac. 3, v. 7.

(4) (*Et ne disent avec Horace*) : Au hasard de passer pour

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees, vivant doulcement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et estrangiers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie. C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y veoir des passe-temps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la douleur de ces imaginations :

Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus, per vim, mentis gratissimus error :(1)

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus (a), fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que touts les navires qui relaschoient du port de

---

fou, je veux boire, je veux me couronner de fleurs. Hor. epist. 5, v. 14.

(1) Ah! mes amis, qu'avez-vous fait? En me guérissant, vous m'avez tué! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'ame cette douce erreur dont j'etais enchanté. Hor. epist. 2, l. 2, v. 138.

(a) Toute cette histoire est prise d'Athénée, l. 12, à la fin. Elle est aussi dans Elien, *Var. Hist.* l. 4, c. 25, où l'on trouve *Thrasylaus* au lieu de *Thrasylaus*. — C.

Pyree et y abordoient ne travailloient que pour son service : se resiouïssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito (*a*), l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος. (1)

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir : et, Qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment. » (2)

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter; *Placet? pare : Non placet? quâcumque vis exi.... Pungit dolor? vel fodiat sanè? si nudus es, da iugulum, sin tectus armis vulcaniis, id est fortitudine, resiste*(3); et ce mot des Grecs

(*a*) Athénée, l. 12, à la fin. — C.

(1) *Sophocles in Ajace* Μαστιγοφόρῳ, 554.

(2) C. 1, v. 18. — C.

(3) Te plait-elle encore? supporte-la. En es-tu las? sors-en par où tu voudras..... La douleur te perce, te déchire? prête le flanc, si tu es sans défense; mais, si tu es couvert des armes

convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat* (1), qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

> Vivere si rectè nescis, decede peritis.
> Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;
> Tempus abire tibi est, ne potum largiùs æquo
> Rideat, et pulset lasciva decentiùs ætas : (2)

qu'est ce, dis ie, que ce consentement de la philosophie, sinon une confession de son impuissance, et un renvoi non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre?

> Democritum postquàm matura vetustas
> Admonuit memorem motus languescere mentis,
> Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse. (3)

---

de Vulcain, c'est-à-dire, armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de Sénèque, epist. 70, que voici dans son intégrité : *Placet? vive. Non placet? licet eò reverti unde venisti.* Le reste est de Cicéron, *Tusc. quæst.* l. 2, c. 13. — C.

(1) Qu'il boive ou qu'il s'en aille. Cic. *Tusc. quæst.* l 5, c. 4.

(2) Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez joué, assez bu, assez mangé; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens à qui la gaîté convient mieux qu'à toi? Hor. epist. 2, l. 2, v. 213.

(3) Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. Lucret. l. 3, v. 1052.

C'est ce que disoit Antisthenes (*a*), « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos de poëte Tyrtæus, (*b*)

De la vertu, ou de mort approcher :

et Cratez (*c*) disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart (*d*). » Ce Sextius, duquel Seneque et Plutarque (*e*) parlent avecques si grande recommendation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir

(*a*) Plutarque, *Contredits des Philosophes stoïques*, c. 14. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) Diogène Laerce, *Vie de Cratès*, l. 6, segm. 86. — C.

(*d*) *La corde. Hart* signifie proprement, 1° un lien de bois mince et tortillé qui sert à lier un fagot; 2° la corde d'un pendu, parce qu'on pendait jadis les criminels à des arbres avec une *hart*. — L. J.

(*e*) Plutarque, *Comment on pourra apercevoir si on amande*, etc., c. 5.

de vivre, qui tient le fol attaché au corps. Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceois tantost à dire : Les simples, dict sainct Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Ie ne m'arreste ny à Valentian (*a*), ennemy declaré de la science et des lettres, ny à Licinius, touts deux empereurs romains qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui, comme i'ay entendu, interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitime-

(*a*) Comme on ne connait point d'empereur romain de ce nom, je crois, dit M. Amaury Duval, qu'il s'agit ici de *Valens*, empereur, qui vivait dans la seconde moitié du IVe siècle, et qui fut, en effet, comme Licinius, un ennemi declaré des sciences et de la philosophie.

ment et plus regleement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions;

Di citatorie piene, e di libelli,
D'esamine, e di carte di procure,
Hanno le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture,
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure;
Hanno dietro e dinanzi, e d'ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati. (1)

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles (*a*), Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience; et qu'au contraire, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand'faulte de preud'hommie. L'inci-

(1) Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, de lettres et de procurations; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Poursuivi par ces hommes avides, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est entouré d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats, qui ne le quittent jamais. *Orlando furioso*, cant. 14, stanz. 84.

(*a*) C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans Nonius Marcellus, au mot *Cepe*, p. 201, ed. Mercer. — C.

vilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suytte : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voie par où il s'est precipité à la damnation eternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption; c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aimer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aimer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'adventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et luy obeït comme à son pere (*a*) : » ἡ δεισιδαι-

(*a*) C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire Stobée, qui le lui attribue, segm. 77. — C.

μονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται. O cuider (*a*)! combien tu nous empesches!

Aprez que Socrates feut adverti que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saincte parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment: « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe? Ce n'est rien que de nous. Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de

(*a*) *O présomption! combien tu nous nuis!* — E. J.

croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle, et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus, nesciendo* (1), dict sainct Augustin ; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quàm scire* (2); et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire difficile, et, quùm iam inveneris, indicare in vulgus, nefas* (3), dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la voyons aulcunement ny ne la concevons : Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

Immortalia mortali sermone notantes : (4)

(1) On connaît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. D. Augustin, l. 3, *de Ordine*, c. 16.

(2) A l'égard de ce que font les dieux, il est plus religieux et plus respectueux de croire que de s'instruire. Tacit. *de Mor. Germ.* c. 34.

(3) Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers : et, si on parvient à le découvrir, il n'est pas permis de le faire connaître au vulgaire. Cic. *Timæus*, c. 2.

(4) Exprimant des choses divines en termes humains. Lucret. l. 5, v. 12.

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages; et (*a*) le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudençe (*b*), comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal: veu que nul mal ne le touche? quoy (*c*) la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes: veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? la iustice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la societé et communauté des hommes, comment est elle en Dieu? la temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité: la fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy: parquoy Aristote (*d*) le tient egualement exempt de vertu et de vice: *Neque gratiâ ne-*

(*a*) C'est-à-dire, *et il le fait*, etc., *afin de s'abaisser, et de*, etc. — E. J.

(*b*) Montaigne transcrit ici un long passage de Ciceron sans le nommer. Voyez *de Nat. Deor.* l. 3, c. 15. — C.

(*c*) *En quoi lui peuvent convenir la raison et l'intelligence, desquelles*, etc. — E. J.

(*d*) *Ethic. Nicom.* 7, 1. — C.

que irâ teneri potest; quòd quæ talia essent, imbecilla essent omnia (1). La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours (*a*), ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection; car, comme il est escript : « Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des

(1) Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ces passions décèlent des êtres faibles. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 17.

(*a*) *Par raisonnement.* — E. J.

prudents : où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants. » (*a*)

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichi de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Ie crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuitte, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayant tout essayé, tout sondé, et n'ayant trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont re-

(*a*) S. Paul, *Epître aux Corinth.* c. 1, v 19, etc. — C.

noncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero (1), «qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins.» Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, «Tay, dict il (*a*), ordonné aux miens, aprez qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne foys ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y attaindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre.» Le plus sage homme (*b*), qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondict, «Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien (*c*).» Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand'part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict

(1) *Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil scire didicistis.* Apud Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 17. — Ce Philon, philosophe académicien, vivait du temps de Cicéron, et l'avait eu pour auditeur. — C.

(*a*) Cette lettre, vraie ou fausse, est dans Diogène Laerce, l. 1, à la fin de la *Vie de Phérécydes*, segm. 122. — C.

(*b*) Socrate. — C.

(*c*) Cic. *Acad. quæst* l. 1, c. 4. — C.

Platon, et les ignorons en verité : *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ* (1). Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius (*a*) dict que, sur sa vieillesse, il commencea à desestimer les lettres : et, pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aulcun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'aultre; se tenant tousiours soubs la dubitation de l'academie : *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem; quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens.* (2)

I'aurois trop beau ieu, si ie voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est propè iam vivo atque videnti; (3)

(1) Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien concevoir, ni rien savoir; que nos sens étaient bornés, notre esprit faible, et notre vie courte. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. 13.

(*a*) Valère-Maxime, l. 2, c. 2, art. 2. — C.

(2) Je vais vous répondre (*dit il à son frère*), mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, mais je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 3.

(3) Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. Lucret. l. 3, v. 1061, 1059.

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui, ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse attaindre : ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont reglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Ie ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience; voyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct (*a*), ou qu'il dict qu'il l'a trouvee; ou

(*a*) C'est précisément par là que Sextus Empiricus, d'où Mon-

qu'elle ne se peult trouver; ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres: son desseing est de chercher la verité, la science, et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suitte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en cherche de la verité : ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui as-

---

taigne a tiré bien des choses, commence son livre *des Hypotyposes pyrrhoniennes* : de là il infère, comme Montaigne, Qu'il y a trois manières générales de philosopher; l'une dogmatique, l'autre académique, et l'autre sceptique : les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité; les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore. — C.

seure que les forces humaines ne sont pas capables d'y attaindre; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit,
An sciri possit; quoniam nil scire fatetur. (1)

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aultre, tant soit elle legiere. Zenon (*a*) peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu cro-

(1) Quiconque croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on ne peut rien savoir, puisqu'il reconnaît qu'il ne sait rien lui-même. Lucrèt. l. 4, v. 470.

(*a*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 47. — C.

ches, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science. Or, cette assiette de leur iugement (*a*), droicte et inflexible, recevant touts obiets sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie (*b*), qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses, d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline; car ils debattent d'une bien molle façon; ils ne craignent point la revenche à leur dispute: quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire

(*a*) *Du jugement des pyrrhoniens.* — C.
(*b*) *Impassibilité* — E. J.

à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont aulcun choix. Si vous establissez que la neige soit noire; ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche: si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'aultre; c'est à eulx à maintenir qu'elle est touts les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien; il vous maintiendront que vous le sçavez: oui; et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doubtez. Et, par cette extremité de doubte, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, d'entre celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'aultre iaulne, à eulx aussi de doubter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où (*a*) les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage

(*a*) *Et puisque.* C'est ce que doit signifier, *et où*, dans cet endroit. — C.

de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcunque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquàm ad saxum, adhærescunt* (1); pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quòd integra illis est iudicandi potestas* (2). N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer (*a*) en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray ie choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voylà une sotte response : à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas

(1) Ils s'attachent à la première secte qu'ils rencontrent; de même que le malheureux matelot saisit le premier rocher vers lequel le pousse la tempête. Cic. *Acad. quæst.* l. 2, c. 3.

(2) D'autant plus libres, qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id. ib.*

(*a*) *S'embarrasser, s'embrouiller. — Infrasquer* vient de l'italien *infrascare*, qui signifie *couvrir de feuillages*, et, par metaphore, *embrouiller, embarrasser*. — C.

permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdit d'en doubter? S'il est loisible à Panætius (*a*) de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a appriinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent; et font leurs besongnes de tout : s'ils vaincquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance;

(*a*) *De suspendre son jugement*, etc. Voyez Cic. *Acad. quæst.* 2. c. 33. — C.

si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *Ut quùm in eâdem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, faciliùs ab utrâque parte assertio sustineatur* (1) : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye; et ce qui n'est pas, que ce qui est; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent. Leurs façons de parler sont, « Ie n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'aultre : Ie ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie sòustiens, ie ne bouge (*a*) : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une per-

(1) Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, on puisse aisément suspendre son jugement des deux côtés. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. ult.

(*a*) *J'arrête, je suspens mon jugement* — C. — *Retineo assensum, neque affirmans, neque negans.* — E. J.

petuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement. Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles (*a*), à l'impulsion et contrainete des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodò uti, voluit* (1). Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce que on dict de Pyrrho; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu (*b*)

(*a*) C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément, et en autant de mots, *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 11, p. 6. — C.

(1) Car Dieu nous a refusé la connaissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. Cic. *de Divinat.* l. 1, c. 18.

(*b*) Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnaître ailleurs, quoiqu'elle lui paraisse, dit-il, *quasi incredibile*, l. 2, c. 29, vers le commencement. — C.

se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, iouïssant de touts plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez.

Si n'est il point de secte (*a*) qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suyt ce desseing, ignorant s'il luy sera utile; et se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commo-

(*a*) Montaigne ne fait ici que copier Cicéron, *Acad. quæst.* l. 2, c. 31. — C.

dement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qui le semble? Il y a, disent ils, et vray et fauls; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de preingez a un merveilleux advancement vers la tranquillité; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener, les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines! Il n'est rien (*a*) en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide;

(*a*) Dans l'édition *in*-4° de 1588, ces paroles, *il n'est rien*, etc., suivent immédiatement celles de *renoncez* et *quittez*, qui terminent l'avant-dernier paragraphe. C'est ce qui me fait croire que Montaigne veut dire ici qu'il n'y a rien de plus vraisemblable et de plus utile que la philosophie pyrrhonienne. Celle-ci, ajoute-t-il, présente l'homme nu, et vide, etc. La longue addition qui sépare ces deux phrases dans l'édition de 1595, fait qu'on ne peut pas deviner le rapport qu'il a en vue, et qu'il apercevait sans peine, parce que la liaison de ses idées lui était sans cesse présente. Mais il nous faut quelquefois une attention très-suivie, pour ne pas perdre le fil de ses raisonnements. — N.

recognoissant sa foyblesse naturelle; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy; ny mescreant, ny establissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous; mieulx nous en valons : « accepte, dict l'Ecclesiaste, en bonne part, les choses au-visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.* (1)

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et, en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de

(1) Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psalm.* 93, *secundum Hebr.* v. 11.

l'asseurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt, magis quàm nôrunt* (1). Timæus (*a*), ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et maintient qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero; sed, ut homunculus, probabilia coniecturâ sequens* (2); et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l'a traduict sur le propos mesme de Platon : *Si fortè, de deorum naturâ ortuque mundi disserentes, minùs id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum : æquum est*

(1) Que les savants font à leur fantaisie, plutôt qu'ils ne la connaissent.

(*a*) Platon, dans le *Timée*. — C.

(2) Je m'expliquerai comme je pourrai; mais, en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : je ne suis qu'un homme ordinaire, et je ne cherche à découvrir par conjecture que la vraisemblance. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 9.

enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis; ut, si probabilia dicentur, nihil ultrà requiratis. (1) Aristote nous entassé ordinairement un grand nombre d'aultres opinions, et d'aultres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et combien il approche de plus prez la verisimilitude : car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'aultrui; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là (*a*) est le prince des dogmatistes; et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter : (*b*) on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis; c'est par effect un pyrrhonisme soubs une forme resolutifve. Oyez la protestation de

(1) Si, en discourant sur la nature de Dieu et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner; car vous devez vous souvenir que moi, qui vais discourir, et vous, qui devez juger, nous ne sommes que des hommes : ainsi, si je ne vous donne que des probabilités, ne me demandez rien de plus. Cic. *Timæus*, c. 3.

(*a*) *Aristote est le prince des dogmatistes, et cependant nous apprenons de lui que*, etc. — C.

(*b*) *Qui plura novit eum majora sequuntur dubia.* Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. — N.

Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne : *Qui requirunt quid de quâque re ipsi sentiamus, curiosiùs id faciunt quàm necesse est.... Hæc in philosophiâ ratio, contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesilâ, confirmata à Carneade, usque ad nostram viget ætatem.... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certè iudicandi et assentiendi nota* (1). Pourquoy, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont affecté la difficulté (*a*), si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné? Clitomachus (*b*) affermoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de

(1) Ceux qui voudront savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité..... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte qui a été fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, et affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours..... Voilà donc ce que nous disons : c'est que le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour le distinguer. Cic. *de Natur. Deor.* l. 1, c. 5.

(*a*) *L'obscurité.* — C.

(*b*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 45; et Diogène Laerce, *Vie de Clitomachus*, l. 4, segm. 67. — C.

quelle opinion il estoit : pourquoy a evité aux siens Epicurus (*a*) la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινὸς (*b*). La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passe passe, pour ne descouurir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes:
. . . . . .
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt. (1)

Cicero (*c*) reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts; et que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaïques (*d*) mesprisoient egalement la physique et la dialectique : Zenon, tout au commencement des livres de la republique, declaroit inutiles toutes

(*a*) *C'est pourquoi Epicure a évité, dans ses écrits, d'être clair et facile à entendre.* — E. J.

(*b*) *Ténébreux.* — E. J.

(1) C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des hommes superficiels; car la stupidité n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Lucret. l. 1, v. 640.

(*c*) *De Offic.* l. 1, c. 6. — C.

(*d*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 92. — C.

les liberales disciplines (*a*) : Chrysippus disoit (*b*) que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere : Plutarque le dict de la metaphysique; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinoit et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire; *parùm mihi placeant eæ litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt* (1); la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 32. — C.

(*b*) Plutarque, *Contredits des Philosophes stoïques*, c. 25. — Ici Montaigne a été trompé par sa mémoire : Chrysippe, dans Plutarque, dit précisément le contraire de ce qu'il lui fait dire. — C.

(1) Je méprise ces arts qui ne servent en rien à rendre vertueux ceux qui les possèdent. Sallust. *Jugurth. Bell. Marii oratio.*

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les aultres, dubitateur; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant la dispute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egalement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante (*a*), si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmaillotter, et circoncire; exerceant

(*a*) *Vacillante, et n'assurant rien.* — E. J.

et maniant son esprit aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi (*a*) de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ont une forme d'escrire, doubteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Celà se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez ? Et les reconciliateurs des iurisconsultes devoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouchès la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le poinct extresme du parler dogmatiste et resolutif; si est ce

(*a*) Pour voir le rapport de cette phrase, il faut la lier avec celle qui commence l'avant dernier alinéa, et qui finit par ces mots : *en certaines choses l'un, en certaines choses l'aultre.* C'est ainsi qu'elles sont liées dans l'édition de 1588. — A. D.

que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation (*a*) et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions d'une part des philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestré ; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere, que (*b*) signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides,

> Les œuvres de Dieu, en diverses
> Façons, nous donnent des traverses ; (1)

(*a*) *Examen.* — C'est le mot latin *disceptatio*, discussion.

(*b*) C'est-à-dire, *laquelle incompréhensibilité est indiquée par ce refrain* (souvent employé par Plutarque, Sénèque, et plusieurs autres écrivains de cet ordre) : *En un lieu glissant et coulant, suspendons nostre créance ; car, comme dit Euripide,*

> Les œuvres de Dieu, etc. ;

refrain semblable à celui qu'Empédocle semait souvent, etc. — E. J.

(1) De la traduction d'Amyot. Plutarque, dans le traité *des Oracles qui ont cessé*, c. 25. — C.

semblable à celuy qu'Empedocles (*a*) semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité : « non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aulcune de laquelle nous puissions establir quelle elle est; » revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ et providentiæ* (1). Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse, n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmi les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir. Democritus (*b*), ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commencea soubdain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douleur inusitee; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir

(*a*) *Voyez* Sextus Empiricus, *Adv. math.*; et Cicéron, *Quæst. Acad.* l. 4, c. 5. — C.

(1) Les pensées des hommes sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sapientiæ libro*, c. 9, v. 14.

(*b*) *Voyez* Plutarque. (*Des propos de table*, l. 1, quest. 10), qui fait manger un concombre à Démocrite, τὸν σίκυον, et non pas un figue, τὸ σῦκον. C'est la traduction française d'Amyot, ou la traduction latine de Xylander, qui a égaré Montaigne. — C.

l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effet fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe, nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez : Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclairci de ce de quoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l'aultre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant : *Satiùs est supervacua discere, quàm nihil* (1). Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui

(1) Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. Seneca, epist. 88.

est plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladifve curiosité, se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus (*a*) souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre bruslé soubdainement. Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quant et quant ostee; et, pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aul-

(*a*) Dans le traité de Plutarque, *Qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure*, l. 8, de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogène Laerce, l. 8, segm. 86, 91, la *Vie d'Eudoxus*, célèbre philosophe pythagoricien, qui était contemporain de Platon. — C.

tres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

Ie ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon, et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi?* (1)

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c'estoit vrayement philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoing

(1) Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. M. Senec. *suasor.* 4.

de la societé publicque, comme leurs religions; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les esplucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs. Platon traicte ce mystere, d'un ieu assez descouvert : car, où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes (*a*) : quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant (*b*), en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies, desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables; il dict (*c*) tout destrousseement, en sa Republique, « Que, pour le proufit des hom-

(*a*) *D'une manière certaine, affirmative.* — E. J.
(*b*) *C'est pourquoi.*
(*c*) Platon, *de Republ.* l. 5. — C.

mes, il est souvent besoing de les piper. « Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte. Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez (*a*), qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles, non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude; *Non tàm id sensisse quod dicerent, quàm exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse* (1). Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes

(*a*) *Blutés, passés au sas, au tamis, au blutoir.* — E. J.

(1) Ils semblent n'avoir pas été convaincus de ce qu'ils disaient, mais avoir voulu seulement exercer leur esprit par la difficulté.

par ces âmes excellentes et admirables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures? le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes, touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, revenant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

Iupiter omnipotens, rerum, regumque, deûmque
Progenitor genitrixque. (1)

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon

(1) Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux et des rois. *Valerius Soranus, in Dico Augustino, de Civit. Dei*, l. 7, c. 9 et 11.

œil. Toutes polices ont tiré fruict de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenements sortables (*a*); les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur prouſit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu, par sa misericorde, daignant, à l'adventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que sainct Paul (*b*) trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee à une « Deité cachee et incogneue; » lui sembla la plus excusable.

Pythagoras adumbra (*c*) la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette cause premiere et Estre des estres debvoit estre inde-

---

(*a*) Montaigne, au l. I, c. 31, blâme l'usage *de chercher à affermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprinses.* Nostre creance, dit-il, a assez d'aultres fondements sans l'auctoriser par les evenements. — A. D.

(*b*) *Actes des Apôtres*, c. 17, v. 23. — C.

(*c*) *Approcha la vérité de plus près, en traça une image plus fidèle.* — *Adumbrer* est tout latin. Montaigne a francisé le verbe *adumbrare* qui signifie imiter, représenter. — A. D.

finie, sans prescription, sans declaration ; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes; il les luy fault compiler (*a*) en certaine image à son modele. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition : son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles; car c'est l'homme qui croit et qui prie. Ie laisse à part les aultres arguments qui s'emploient à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peincture de ce piteux supplice, que les ornements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles (*b*) ausquelles on a donné corps,

(*a*) *Adapter à certaine image proportionnée à sa capacité.* — C.

(*b*) *Des divinités.* — Dans l'édition *in*-4° de 1588, cette phrase

comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumiere commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à touts, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent:
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cognues;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues:
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un iour tout le ciel tournoyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme:
En repos, sans repos; oysif, et sans seiour;
Fils aisné de nature, et le pere du iour.

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales (*a*), qui le premier s'enquit de telle

suit immédiatement celle où il parle de la *divinité incognue* adorée à Athènes. — A. D.

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 10.

matiere, estima dieu un esprit qui feit d'eau toutes choses : Anaximander (*a*), que les dieux estoient mourants et naissants à diversés saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nombre : Anaximenes (*b*), que l'air estoit dieu, qu'il estoit produict et immense, tousiours mouvant. Anaxagoras (*c*), le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduicte par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon (*d*) a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras (*e*) a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides (*f*), un cercle entournant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles (*g*), disoit estre des dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras (*h*), n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus (*i*), tanstost que les images et leurs circui-

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 10. — C.
(*b*) *Id. ibid.* — C.
(*c*) *Id. ibid.* c. 11. — C.
(*d*) *Id. ibid.* — C.
(*e*) *Id. ibid.* — C.
(*f*) *Id. ibid.* — C.
(*g*) *Id. ibid.* c. 12. — C.
(*h*) *Id. ibid.*; *et* Sextus Emper. *Adv. math.* l. 8. — C.
(*i*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 12. — C.

tions sont dieux; tantost cette nature qui eslance ces images; et puis, nostre science et intelligence. Platon (*a*) dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux; et receoit, en oultre, ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon (*b*) rapporte un pareil trouble, de la discipline de Socrates; tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu; et puis il luy fait establir que le soleil est dieu, et l'ame, dieu; qu'il n'y en a qu'un; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus (*c*) nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote (*d*), asture (*e*) que c'est l'esprit, assure le monde; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates (*f*) en faict huict; les cinq nommez entre les planetes; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres; le sep-

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 12. — C.
(*b*) *Id. ibid.* — C.
(*c*) *Id. ibid.* c. 13. — C.
(*d*) *Id. ibid.* — C.
(*e*) *A cette heure*, comme portent les autres editions. — E.
(*f*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 13. — C.

tiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus (*a*) ne faict que vaguer entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste (*b*) se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato (*c*), que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno (*d*), la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal; laquelle loy est un animant (*e*), et oste les dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes apolloniates, que c'est l'aage (*f*). Xenophanes (*g*) faict

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 13. — C.

(*b*) *Id. ibid.* — (*c*) *Id. ibid.* — (*d*) *Id. ibid.* c. 14. — C.

(*e*) *Un etre animé, qui anime, donne l'âme, le mouvement et la vie.* — E. J.

(*f*) Je ne sais où Montaigne pourrait avoir pris que l'*Age* était le dieu de Diogène d'Apollonie. Il nous dira lui-même, dans ce chapitre, que l'Air était le dieu de ce Diogène. Il faut donc qu'on ait mis *âge* au lieu de *air* dans une des premières éditions des *Essais*, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Au reste, Cicéron assure positivement que l'*Air* est le dieu de Diogène Apolloniate : *Aëra quo Diogenes Apolloniates utitur Deo.* De Nat. Deor. l. 1, c. 12. *Voyez* S. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 8, c. 2; et Bayle, à l'article *Diogène d'Apollonie*. — C. — Je ne pense pas qu'il y ait ici une faute typographique : les anciens ont reconnu pour dieu AIΩN, ou *Æon*, dont le nom grec signifie *âge* (Ævum), ainsi que *Kronos*, ou Saturne, dont le nom paraît n'être qu'une variante du mot grec Χρόνος, *tempus*. — E. J.

(*g*) Diog. Laërce, *Vie de Xénophanes*, l. 9, segm. 19. — C.

dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston (*a*) estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes (*b*), tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus (*c*), auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes profitables. Chrysippus (*d*) faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentence, est compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus (*e*) nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus (*f*) faict les dieux luisants, transparents et perflables (*g*), logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 14. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 15. — C.

(*d*) *Id. ibid.* — C.

(*e*) *Id. ibid.* c. 23; et Sextus Empiricus, *Adv. math.* l. 8. — C.

(*f*) Cic. *de Divin.* l. 2, c. 17. — C.

(*g*) *Aériens, donnant passage au vent, à l'air.* — *Perflables* est un mot forgé par Montaigne, qui l'a pris du latin de Cicéron : *perlucidos et perflabiles.* — A. D.

Ego deûm genus esse semper duxi, et dicam cœlitum; Sed eos non curare opinor quid agat humanum genus. (1)

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles me humilient en les conferant: et tout aultre chois, que celuy qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chois de peu de prerogative. Ie laisse à part les trains de vie monstrueux et contre nature. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect, que les escholes: par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable, que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfiees: parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'antiquité, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours (*a*). I'eusse encores plustost

(1) J'ai toujours cru des dieux, et cru toujours aussi
Que des faibles mortels ils n'avaient nul souci.

ENNIUS in CICERON, *de Divin.* l. 2, c. 50, *traduction de Régnier.*

(*a*) *De la raison.* — E. J.

suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien, et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires; mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de la quelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeò divino ab numine distant;
Inque deûm numero quæ sint indigna videri; (1)

Formæ, *ætates*, *vestitus*, *ornatus noti sunt*; *genera*, *coniugia*, *cognationes*, *omniaque traducta ab similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis iuducuntur*; *accipimus enim deorum cupiditates*, *ægritudinas*, *iracundias* (2); comme d'avoir

(1) Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. Lucret. l. 5, v. 123.

(2) On connait les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 28.

attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre, et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraile et caducque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ et cœlestium inanes! (1)

Les Ægyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté: et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro (*a*), cette ordonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero (*b*), de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plu-

(1) Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O ames attachées à la terre, et vides de la Divinité! Pers. sat. 2, v. 61.

(*a*) Vous trouverez dans S. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 18 c. 5, le passage de Varron où tout ceci est contenu. — C.

sieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion. Quand les philosophes espluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges, et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie;

Secreti celant calles, et myrtea circùm
Sylva tegit; curæ non ipsâ in morte relinquunt; (1)

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : ie veois bien que ce sont des mocqueurs, qui se plient à nostre bestise pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances convenables à nostre mortel appetit; si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettant, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompaignee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines.

(1) Ils se cachent dans un bois sombre, coupé de sentiers solitaires; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis *Enéid.* l. 6, v. 443.

Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom (a) luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine: Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceulx que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité: Quand touts mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien: S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin: Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel: la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les çommoditez terrestres et finies: Nous

(a) *De divin.* — E. J.

ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir ; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. OEil ne sçauroit veoir, dict sainct Paul (*a*), et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous ;

Hector erat tunc cùm bello certabat; at ille
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo? (1)

ce sera quelque aultre chose qui recevra ses recompenses :

Quod mutatur..... dissolvitur; interit ergo :
Traiiciuntur enim partes, atque ordine migrant. (2)

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et chan-

(*a*) *I. Corinth.* c. 2, v. 9. — C.

(1) C'était Hector qui combattait les armes à la main ; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. Ovid. *Trist.* l. 3, eleg. 11, v. 27.

(2) Ce qui est changé, se dissout ; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite Lucret. l. 3, v. 756.

gement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animaulx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix (*a*) s'engendre, dict on, un ver, et puis un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier: ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursùmque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterùm nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cùm sit repetentia nostra. (1)

(*a*) Pline, l. 10, c. 2. — C.

(1) Et si le temps rassemblait la matière de notre corps après

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouïr des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence;

Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsùm corpore toto; (1)

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouïssance; car nous sommes bastis de deux pieces principales, essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

Inter enim iecta est vitaï pausa, vagèque
De'rrarunt passim motus ab sensibus omnes: (2)

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coïtu coniugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti. (3)

---

qu'il a été dissous, de sorte qu'il reunit cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendit à la vie, tout cela ne serait rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. Lucret. l. 3, v. 859.

(1) De même l'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. Lucret. l. 3, v. 562.

(2) Car, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. Lucret. l. 3, v. 871.

(3) Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'ame. Lucret. l. 3, v. 857.

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous? car, encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trassee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse, et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but :

aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses. L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer, que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque (*a*), à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'antiquité pensa, ce crois ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resiouïr, de nos vestements à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïssant de la ruyne et dissipation des choses par elles creees et

(*a*) Dans le traité, *Pourquoi la justice divine differe quelquefois la punition des maléfices*, c. 4, de la version d'Amyot. — C.

conservees : comme Tiberius Sempronius (*a*), qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne; et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve (*b*); et Alexandre (*c*), arrivé à l'ocean indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire; et crois qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay.

Sulmone creatos
Quatuor hic iuvenes, totidem quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris. (1)

Les Getes (*d*) se tiennent immortels; et leur mourir, n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers

(*a*) Tite-Live, l. 41, c. 16. — C.

(*b*) *Id.* l. 45, c. 33. — C.

(*c*) Arrien, l. 6, c. 19; et Diodore de Sicile, l. 17, c. 104; sont les seuls historiens d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jetés dans l'Océan; mais ils ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. — C.

(1) Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre dont Ufens est le père, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. *Enéid.* l. 10, v. 517.

(*d*) Hérodote, l. 4. — C.

luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre, de mesme. Amestris (*a*), mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir touts vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores auiourd'huy les idoles de Themistitan se cimentent du sang des petits enfants; et n'aiment sacrifices que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

Tantum religio potuit suadere malorum ! (1)

Les Carthaginois (*b*) immoloient leurs propres

(*a*) Plutarque, *De la superstition*, c. 13; et Hérodote, l. 7. — Amestris était *femme* et non pas *mère* de Xerxès. — C.

(1) Tant la superstition a pu inspirer de crimes aux hommes ! Lucret. l. 1, v. 102.

(*b*) Plutarque, *De la superstition*, c. 13. — C.

enfants à Saturne ; et qui n'en avoit point, en achetoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office, avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine, de nostre affliction : comme les Lacedemoniens (*a*), qui mignardoient leur Diane par le bourrellement (*b*) des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : humeur vrayment farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coulpables, par la punition des non coulpables ; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des offenses qu'ils avoient commises ;

Et casta incestè, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis : (*c*)

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espais

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, vers la fin.—C.
(*b*) *Par un supplice digne de bourreaux.* — E. J.
(*c*) Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups d'un père. Lucret. l. I, v. 99.

des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent* (1)? Ioinct que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure; c'est au iuge qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre: la vengeance divine presuppose nostre dissentement entier, pour sa iustice, et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates (*a*), tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et precieux ioyau qu'il éust, estimant que, par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune: et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveinst encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete: veu que l'offense consiste en la volonté,

(1) Comment les dieux étaient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 6.

(*a*) Hérodote, l. 3. — C.

non en la poictrine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules, et au gosier? *Tantus est perturbatæ mentis, et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt* (1)? Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes; c'est ininstice de l'affoler à nostre escient; comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner (*a*) et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison; *ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur?.... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit* (2). Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects.

(1) Telle est la fureur, tel est l'égarement des malheureux aveuglés par la superstition, qu'ils pensent apaiser les dieux par une cruauté que les hommes eux-mêmes ne porteraient pas dans l'emportement de leur fureur. D. Augustin. *de Civit. Dei*, l. 6, c. 10. — Ce

(*a*) C'est-à-dire, *de mutiler son corps et de le rendre incapable des fonctions qui lui appartiennent, fonctions purement matérielles et soumises, par leur nature, à la direction de l'ame; et cela pour épargner, à cette substance intelligente, la sollicitude de les conduire selon la raison.* — A. D.

(2) De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent,

Sæpiùs olim
Religio peperit scelerosa atque impia facta. (1)

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur ? *Infirmum Dei fortius est hominibus : et stultum Dei sapientius est hominibus* (2) : Stilpon (*a*), le philosophe, interrogé si les dieux s'esiouïssent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il ; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela : » toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et

---

ceux qui croient se les rendre propices par des crimes ?..... On a vu des hommes être faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois ; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandait de ne plus être homme. D. Augustin. *de Civit. Dei*, l. 6, c. 10 ; à Seneca.

(1) Autrefois, la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. Lucret. l. 1, v. 83.

(2) La faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes ; sa folie est plus sage que leur sagesse. *I. Corinth.* c. 1, v. 25.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Stilpon*, l. 2, segm. 117. — C.

nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict (*a*) : « Le fol mesme, et le meschant, forcener par raison ; mais que c'est une raison de particuliere forme ; » nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi ! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects ; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mit toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage ? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé ; au moins si tu la veois : sa divinité a une iurisdiction infinie au delà ; cette piece n'est rien au prix du tout :

Omnia cum cœlo, terràque, marique,
Nil sunt ad summam summaï totius omnem : (1)

(*a*) *Qui dit que le fou même et le méchant forcènent*, c'est-à-dire, *sont hors de sens par raison.* — E. J.

(1) Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. Lucret. l. 6, v. 679.

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues; c'est pour toy (*a*). Le soleil bransle (*b*), sans seiour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a, en aulcune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes,

(*a*) Ajoutez, comme vous le trouverez quelques lignes plus bas : *qu'il a fait ces règles.* — A. D.

(*b*) *Fait sa course ordinaire, sans jamais se reposer.* — C.

Terramque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali : (1)

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine ; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Cùm in summâ res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat; (2)

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre ; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu ;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther : (3)

notamment, si c'est un animant, comme ses mou-

(1) Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre. Lucret. l. 2, v. 1085.

(2) Qu'il n'y a point, dans la nature, d'individu unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. Lucret. l. 2, v. 1077.

(3) Car on ne peut s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres aggrégations de matière, semblables à celles que l'air embrasse dans son enceinte immense. Lucret. l. 2, v. 1084.

vements le rendent si croyable que Platon l'asseure (*a*), et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles, et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur : or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres? ils ont, à l'adventure, aultre visage et aultre police. Epicurus (*b*) les imagine ou semblables, ou dissemblables. Nous veoyons, en ce monde, une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled, ny le vin ne se veoid, ni aulcun de nos animaulx, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est divers : et, au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avait cognoissance ny de Bacchus, ny de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mes-

(*a*) Dans son *Timée*. — C.
(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Epicure*, l. 10, segm. 85. — C.

tisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees (*a*) où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine ; où ils sont touts androgynes (*b*); où ils marchent de quatre pattes (*c*) ; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien (*d*) qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans (*e*), et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebrouche contre ; où les hommes sont sans barbe ; des nations sans usage de feu (*f*); d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire (*g*); quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups (*h*), en iuments, et puis encores en hommes ? et, s'il

(*a*) Hérodote, l. 4, où il est parlé aussi de ceux dont la tête ressemble à celle d'un chien. — C.

(*b*) Pline, l. 8, c. 2. — C.

(*c*) *Id. ibid.* — On voit clairement par ce que Pline en dit là, qu'il les a pris, et avec raison, pour des singes. — C.

(*d*) Hérodote, l. 3 ; mais il déclare en même temps qu'il n'en croit rien. — C.

(*e*) Pline, l. 7, c. 2. — C.

(*f*) *Id.* l. 6, c. 30. — C.

(*g*) Hérodote, l. 3. — C.

(*h*) Pline, l. 8, c. 22. Si Montaigne cite cette phrase d'après Pline, Montaigne aurait dû ajouter que Pline n'en croyait rien, et qu'il fait même, à ce sujet, un reproche aux Grecs de leur excessive crédulité; et il ajoute : Il n'y a pas de mensonge si impudent qui manque de témoins pour l'autoriser. — C.

est ainsi, comme dict Plutarque, qu'en quelque endroict des Indes il y aye des hommes sans bouche (*a*); se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses? l'homme n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de societé; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos. Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se faict par chasque homme, et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance: combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y voyons: ce qui est au delà, est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux: car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour

(*a*) Plutarque, *De la face de la lune*; et Pline, l. 7, c. 2. — C.

asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire (*a*); s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science, ou ignorance, ce que Metrodorus Chius (*b*) nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἔστι; (1)

et non sans apparence; car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise (*c*), dans le cours infini d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'aultres iurent Qu'il n'y a point de mou-

(*a*) *Anaxagoras nivem nigram dixit esse.* Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 23. On remarquera que Montaigne, dans la traduction de ce passage, a suivi la tournure latine, et a évité le fameux *que* retranché, qui fait le supplice des enfants, quand il s'agit de le rendre en latin. — E. J.

(*b*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 23; et Sext. Empiricus. — C.

(1) Platon, *Gorgias.* — C.

(*c*) C'est-à-dire, *un éclair.* Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait venir de *elucere.* En Languedoc, ajoute-t-il, *un liau* veut dire un éclair; et *liéussa*, faire des éclairs : deux mots qui viennent aussi du latin *lucere.* — C.

vement (*a*), que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve : d'aultres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras (*b*) dict qu'il n'y a rien en nature que le doubte; que de toutes choses on peult egalement disputer; et de cela mesme, si on peult egalement disputer de toutes choses : Nausiphanes (*c*), Que, des choses qui semblent, rien n'est non plus que non est; Qu'il n'y a aultre certain, que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble il n'est aulcune chose en general; Qu'il n'est qu'Un (*d*): Zenon (*e*), Qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un' umbre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscre-

---

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Melissus*, l. 9, segm. 24. — C.

(*b*) Diog. Laerce, *Vie de Protagoras*, l. 9, segm. 51; et Sénèque, epist. 99. — C.

(*c*) Sénèque, epist. 88. — C.

(*d*) *Id. ibid.*: et Cicéron, *Quæst. acad.* l. 4, c. 27. — C.

(*e*) *Id. ibid.*

tion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire cecy, ou cela. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la fauldroit representer plus reverемment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiens (*a*); nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc* (*b*)? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez verité, il faict doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dictes, « Ie ments, » et que vous (*c*) dissiez vray, vous mentez doncques.

(*a*) *Viennent de la grammaire ou des grammairiens.* — E. J.

(*b*) Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestants sur la transsubstantiation. — A. D.

(*c*) C'est ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de

L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'aultre; toutesfois nous voylà embourbez. Ie veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatifves qui leur sont du tout ennemies; de façon que, quand ils disent Ie doubte, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent et sçavent ils cela, qu'Ils doubtent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dahs cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « I'ignore, » ou « Ie doubte, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quant et quant le reste, ny plus ny moins que la rubarbe (*a*) qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle mesme. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation :

---

suite ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Nous écririons aujourd'hui *dixiez* : mais c'est bien plus la précision et l'énergie, que la correction et la pureté du style, qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est pas un guide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi dit-il expressément qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre, et qu'il recommande seulement aux imprimeurs de suivre *l'orthografe antiene*. — N.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 76. — C.

QUE SÇAY IE? comme ie la porte à la devise d'une balance. Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence (*a*): aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur (*b*) antien, comment il en faict son proufit! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et à fin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt (*c*). »

(*a*) Dont Montaigne a parlé ci-dessus; savoir, *Dieu ne peut faire ceci*, ou *cela*. — C.

(*b*) Dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, et dans l'édition *in*-4° de 1588, chez *Abel l'Angelier*, Montaigne avait mis : *Et ce mocqueur de Pline, comment il en faict son proufit!* Mais il a rayé lui-même *de Pline*, et a écrit au-dessus, *antien*. Voyez le passage auquel il fait allusion, l. 2, c. 70. — N.

(*c*) PLINE, *Hist. nat.* l. 2, c. 7. — C.

Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atrâ
Nube polum, Pater, occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum
Quodcumque retrò est efficiet, neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit. (1)

Quand nous disons Que l'infinité des siecles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un iustant; Que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence : nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende (*a*) point : et toutesfois nostre oultrecuidance (*b*) veult faire passer la Deité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenant et

(1) Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur, les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. Hor. od. 29, l. 3, v. 43.

(*a*) *Ne le comprend point.* Du mot latin *apprehendere*, *prendre*, *saisir*, on a fait *appréhender*, pour dire, *comprendre*, *saisir une idée*, *une pensée*; et, du temps de Montaigne, le mot *appréhender*, n'était employé que dans ce sens-là. *Appréhender*, pour dire *craindre*, était absolument inconnu. — C.

(*b*) *Notre présomption téméraire.* — E. J.

poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids : *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu* (1)! Combien insolemment rebrouent (*a*) Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient, l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee! (A la mienne volonté, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres (*b*) a attribué à la Deité une forme corporelle ; et est cause de ce qui nous advient touts les iours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation ; parce qu'ils nous poisent (*c*), il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une

(1) Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès! PLINE, *Hist. nat.* l. 2, c. 23.

(*a*) *Les stoïciens réprimandent, reprennent avec rudesse et mépris Epicure.* — E. J.

(*b*) C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : *Quis negat Deum esse corpus, etsi Deus spiritus sit ?* —N.

(*c*) *Intéressent.* — E. J.

suitte ordinaire, *magna Dii curant, parva negligunt* (1) : escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison, *nec in regnis quidem reges omnia minima curant* (2); comme si à ce roy là estoit plus et moins de remuer un empire ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force, et mesme ordre; nostre interest n'y apporte rien; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas : *Deus ità artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis* (3). Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs prebstres; il faict produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements di-

(1) Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 66.

(2) Les rois même n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 35.

(3) Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. D. Augustin. *de Civit. Dei*, l. 12, c. 22.

vins; *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quicquam nec exhibere alteri* (1). Nature veult qu'en choses pareilles, il y aye relation pareille : le nombre doncques infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui tuent et ruynent en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees: ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent et voyent choses qu'elles ne sçauroient voir meslees aux corps. Les hommes, dict sainct Paul (*a*), sont devenus fols, pensants estre sages; et ont mue (*b*) la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Voyez un peu ce bastelage des deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement (*c*), comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle,

(1) Un être heureux et immortel n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 17.

(*a*) *Epitre aux Romains*, c. 1, v. 22, 23.

(*b*) *Et ont changé.* — E. J.

(*c*) Tout cela est exactement décrit par Hérodien, l. 4. — C.

lequel, s'envolant à mont (*a*), signifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine (*b*), où cet aigle est representé emportant à la chevremorte (*c*) vers le ciel ces ames deïfiees. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions ;

Quod finxere timent : (1)

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon ; *quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur* (2). C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict : Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et de creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, luy veinrent dire

(*a*) *En haut.* — E. J.

(*b*) C'est par ironie que Montaigne l'appelle *honnête femme*. Ses honteuses débauches n'étaient ignorées, dans l'empire, que de Marc-Aurèle, son mari. — A. D.

(*c*) Celui qui est porté *à la chevremorte* est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et jambes autour de son corps. — C.

(1) Ils redoutent ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Lucan. l. 1, v. 486.

(2) Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites !

qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation (*a*), leur dict il, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grandmercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaines! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme aye peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

> Nosse cui divos et cœli numina soli,
> Aut soli nescire, datum : (1)

« Si Dieu est, il est animal (*b*); s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action; et s'il a un corps, il est perissable. » Voylà pas triumphé! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a donc-

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.* — C.

(1) Qui seule peut connaître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connaître. Lucan. l. 1, v. 452.

(*b*) C'est-à-dire, *animé.* — *Voyez* Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 13, 14. — C.

ques (*a*) quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que (*b*) vous ne sçachez qui en est le maistre; si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous voyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus hault (*c*) est il pas tousiours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison (*d*) ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde; le monde (*e*) est doncques fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement (*f*) du monde appartient donc-

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 6. — C.
(*b*) *Id. ibid.* l. 2, c. 6.
(*c*) *Id. ibid.*
(*d*) *Id. ibid.* c. 8. — C.
(*e*) *Id. ibid.* c. 12. — C.
(*f*) *Id. ibid.* c. 11. — C.

ques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance (*a*) : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture (*b*) : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas bien à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egalement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction; sinon que celle là est eternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment (*c*), les conditions de la divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron ! et quel modele! Estirons (*d*), eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores,

(*a*) *De mal.* — E. J.

(*b*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 16. — C.

(*c*) *Le théisme et l'athéisme, tous ces arguments pour et contre une divinité, se forgent*, etc. — C.

(*d*) *Etendons, allongeons.* — E. J.

Non, si te ruperis, inquit. (1)

Profectò non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant (2). Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est audessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de generations : Paulina (*a*), femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis (*b*), se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres

(1) Quand tu crèverais, tu n'en approcherais pas. Hor. sat. 3, l. 2, v. 319.

(2) Aussi les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes; et c'est à eux, non à lui-même, qu'ils pensent véritablement. D. Augustin. *de Civit. Dei*. l. 12, c. 17.

(*a*) *Voyez* Josèphe, *Ant. jud.* l. 18, c. 4. — C.

(*b*) Avec *Anubis*, selon Josèphe, *ibid.*

de ce temple : Varro (*a*), le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aultre pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse; s'il gaignoit, aux despens des offrandes; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse; son nom feut Laurentine, qui veid, de nuict, ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feut (*b*) Taruncius, ieune homme riche, qui la mena chez luy, et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on lui attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que par double estoc (*c*), Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune; il estoit tenu pour certain, à Athenes, que Ariston (*d*) ayant voulu iouïr de la belle Perictione,

(*a*) Dans S. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 6, c. 7. — C.

(*b*) Ou *Tarutius*. Voyez Plutarque, *Vie de Romulus*, c. 3, de la traduction d'Amyot. — C.

(*c*) *Des deux côtés, du côté paternel et maternel.* — *Estoc*, ligne d'extraction, *la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement*, dit Nicot.

(*d*) Diog. Laerce, *Vie de Platon*, l. 3, segm. 2. — C.

n'avoit sceu; et feut adverti en songe par le dieu Apollo (*a*) de la laisser impollue et intacte iusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon. Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux cóntre les pauvres humains? et des maris iniurieusement descriez, en faveur des enfants? En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose, il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre; le lion, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et, est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions (*b*); « De toutes les formes, la plus belle est celle de « l'homme : Dieu doncques est de cette forme

(*a*) Plutarque, *Propos de table*, l. 8, quest. 1re. — C.
(*b*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 18. — C.

« Nul ne peult estre heureux sans vertu; ny là « vertu estre sans raison; et nulle raison loger « ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est donc « ques revestu de l'humaine figure. » *Ità est informatum et anticipatum mentibus nostris, ut homini, quùm de Deo cogitet, forma occurrat humana* (1). Pourtant, disoit plaisamment Xenophanes (*a*), que si les animaulx se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, il les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est rien que cette voulte regarde si favorablement que moy; ie suis le mignon de nature? est ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon; et si foys ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue; et plus magnifiquement encores, pour la liberté

(1) L'idée de la forme est tellement gravée dans nôtre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 27.

(*a*) Eusèbe, *Prép. évangél.* l. 13, c. 13. — G.

de son vol, et la possession de cette et haulte region : *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura.* (1).

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinees, pour nous le monde; il luict, il tonne pour nous; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation : les voylà contre nous en guerre;

> Domitosque Herculeâ manu
> Telluris iuvenes, unde periculum
> Fulgens contremuit domus
> Saturni veteris : (2)

les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs;

> Neptunus muros magnoque emota tridenti
> Fundamenta quatit, totamque à sedibus urbem

(1) Tant sont doux et puissants les attraits par lesquels la nature de chaque animal se fait aimer de lui ! Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 27.

(2) Les enfants de la terre firent trembler le palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. Hor. od. 12, l. 2, v. 6.

Eruit : hic Iuno scæas sævissima portas
Prima tenet : (1)

les Cauniens (*a*), pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers, de leur territoire. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre, *adeò minimis etiam rebus prava religio inserit deos* (2); qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chaque race d'artisans, un dieu; qui a sa province en orient, et son credit, qui en ponent;

Hic illius arma,
Hic currus fuit; (3)

(1) Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe; plus loin, l'impitoyable Junon s'est saisie des portes de Scée. Virg. *Enéid.* l. 2, v. 610.

(*a*) Hérodote, l. 1. — C.

(2) Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans es plus petites choses! Tit. Liv. l. 27, c. 23.

(3) Là étaient les armes et le char de Junon. *Enéid.* l. 1, v. 16.

O sancte Apollo, qui umbilicum (*a*) certum terrarum obtines! (1)

Pallada Cecropidæ, minoïa Creta Dianam;
Vulcanum tellus hypsipylea colit,
Iunonem Sparte, pelopeïadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mœnalis ora caput:
Mars Latio venerandus erat; (2)

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession; qui loge seul; qui, en compaignie ou volontaire ou necessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo: (3)

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille) (*b*), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à pro-

(*a*) Les Grecs croyaient que Delphes, où Apollon avait un temple célèbre, était le nombril, le centre de la terre; et c'est ce que signifie le nom de *Delphes*, qui vient du grec δελφὺς, *vulve, matrice*. — E. J.

(1) Puissant Apollon, qui habitez le centre de la terre. Cic. *de Divin.* l. 2, c. 56.

(2) Athènes adore Pallas; l'île de Minos, Diane; Lemnos, le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon; Pan est le dieu du Ménale hérissé de pins: Mars est celui du Latium. Ovid. *Fast.* 3, v. 81.

(3) Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. Ovid. *Fast.* 3, l. 1, v. 294.

(*b*) Montaigne a pris cela dans Hésiode, *Opera et Dies*, v. 252, sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux, vu qu'il y en a une multitude innombrable. (*Dissert.* 1.) Au reste, Hésiode n'en compte que trente mille. Voyez aussi Varron, dans saint Augustin, *de Civit. Dei*. — N.

duire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers; trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aulcuns incertains et doubteux; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondùm dignamur honore,
Quas dedimus certè terras habitare sinamus : (1)

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif; infinis en tiltres et offices; les uns bons, les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels; car Chrysippus (a) estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, touts les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy : est il pas son compatriote;

Iovis incunabula Creten. (2)

(1) Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. Ovid. *Métam.* l. 1, fab. 6, v. 32.

(a) Plutarque, *Des communes conceptions*, etc., c. 27. — C.

(2) L'île de Crète, berceau de Jupiter. Ovid. *Métam.* l. 8, fab. 1, v. 99.

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *Quum veritatem quâ liberetur inquirat, credatur ei expedire quod fallitur* (1). Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses, que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main mortelle. Nostre esprit retumbe en pareille profondeur, se dissipe et froisse de mesme par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil? que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de nostre usage. S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature? « Un feu, dict il (*a*), artiste propre à engendrer, procedant regleement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer en-

(1) Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, il faut pour son avantage, le laisser dans l'erreur. D. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 4, c. 27.

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 22. — C.

flammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beauté et inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates (*a*) n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit; et que Polyaenus, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris (*b*), comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eut gousté les doulx fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau (*c*), comme font touts hommes qui perscrutent (*d*) immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et qui pis est, qu'elle s'y consume : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien

(*a*) Xénophon, *Mirab.* l. 4, § 7, c. 2. — C.
(*b*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 38. — C.
(*c*) Xénophon, *Mirab.* l. 4, § 6 et 7, c. 2. — C.
(*d*) *Recherchent, scrutent.* — E. J.

aussi, le plus sagement iuger du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant à parler des daimons au Timee : « C'est entreprinse, dict-il, qui surpasse nostre portee; il en fault croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit establi par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familieres. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, qu'à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult attaindre, nous allions forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver, ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo : (1)

vous diriez que nous avons eu des cochers, des

(1) Le timon était d'or, les roues de même métal, et les rayons étaient d'argent. Ovid. *Métamorph.* l. 2, fab. 1, v. 107.

charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la necessité, selon Platon :

> Mundus domus est maxima rerum,
> Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
> Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
> Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
> Bigas acceptat : (1)

ce sont touts songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Ie suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance. Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie enigmatique (*a*)?»

(1) Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de Varron, et c'est le grammairien Valerius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a dans le premier, *Maxima homuli*; et dans le dernier, *Bigas soliique receptat*. — C.

(*a*) Montaigne a fort mal pris le sens de Platon, dont voici

comm· peultestre, qui diroit une peincture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie variété de fauls iours à exercer nos coniectures : *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare, possit* (1). Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquee. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes emploient des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et

---

les propres paroles : Ἔστι τε φύσει ποιητικὴ ἡ σύμπασα αἰνιγματώδης, *in Alcibiade* 2, p. 42 ; ce qui signifie : « Toute poésie est, de sa nature, énigmatique. » — C.

(1) Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres : aussi n'y a-t-*il* point d'esprit assez perçant pour pénetrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cic. *Acad quæst.* l. 4, c. 39.

empruntee; ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes, sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge, ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon (*a*), sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins (*b*), et ses roues; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement (*c*), ravissement aux astres et corps celestes,

(*a*) Dans le *Timée*. — C.

(*b*) *Ses machines*. — E. J.

(*c*) Tous ces termes sont empruntés du système astronomique de Ptolémée. — A. D.

qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement, ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde : tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils voyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logee? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles ? et à combien d'offices et de vacations ? Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient ; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler, et estoffer, chascun à sa fantasie : et si ne le possedent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons (*a*) qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de

(*a*) *Nous leur accordons.* — E. J.

choses ignorees, nous contentons d'un tel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent, aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent. Ie sçais bon gré à la garse (*a*) milesienne; qui, voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, luy meit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses piedz: elle luy conseilloit certes bien de regarder plustot à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas. (1)

Mais nostre condition porte que la cognoissance

(*a*) Ou *fille* milésienne. Elle était servante de Thalès, née en Thrace, non pas à Milet, Θρᾶττα θεραπαινὶς, comme dit Platon, d'où ce conte a été tiré. Du reste, Platon ne dit pas que cette fille eût *mis quelque chose sur le passage de Thalès pour le faire broncher*, mais que Thalès, marchant les yeux levés vers le ciel pour contempler les astres, tomba dans un puits. — *Garse* signifiait encore *fille* du temps d'Amyot et de Montaigne. — C.

(1) Personne ne regarde ce qui est à ses pieds, et l'on sonde les abîmes des cieux. Cic. *de Divin.* l. 2, c. 13.

de ce que nous avons entre mains est aussi esloignee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon (*a*), que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thalès, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin; ouy, et ce qu'il faict luy mesme; et ignore ce qu'ils sont touts deux, ou bestes ou hommes. Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
Stellæ sponte suâ, jussæve, vagentur et errent;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
Quid velit et possit rerum concordia discors : (1)

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmi leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons

(*a*) Dans le dialogue intitulé : *Theætetus*. — C.

(1) Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les étoiles ont un mouvement propre, ou sont emportées par une force étrangère; d'où vient que la lune croit et décroit régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. Hor. epist. 12, l. 1, v. 16.

par nostre ordonnance ; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur ; telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau ; l'une nous cause le rire, l'aultre le pleurer ; telle aultre transit et estonne touts nos sens, et arreste le mouvement de nos membres ; à tel obiect l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais (*a*) comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu, *omnia incerta ratione, et in naturæ maiestate abdita* (1), dict Pline, et sainct Augustin, *modus quo corporibus adhærent spiritus.... omninò mirus est, nec comprehendi ab homine potest ; et hoc ipse homo est* (2) : et si ne le met on pas pourtant on doubte ; car les opinions des hommes

(*a*) *Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su, etc.* — *Faussée* vient de *fausser* ou *faulser*, lorsqu'il signifie *percer tout outre*, comme dans cet exemple : *Il luy donna un si grand coup de lance, qu'il faulsa escu et haubert.* — C.

(1) Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. PLIN. *Hist. nat.* l. 2, c. 37.

(2) La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout-à-fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme ; et cette union est l'homme même. D. AUGUSTIN. *de Civit. Dei*, l. 21, c. 10

sont receues à la suite des creances anciennes, par auctorité et à credit; comme si c'estoit religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avecques tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus; au contraire, chascun, à qui mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peult sa raison, qui est un util soupple, contournable, et accommodable à toute figure : ainsi se rempli le monde, et se confit en fadesse et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doubte de gueres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais (*a*); on n'en sonde point le pied, où gist la faulte et la foiblesse; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin, ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen (*b*) a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est

(*a*) *On ne les met jamais à l'épreuve ou en question.* — C.
(*b*) *Galien.* — E. J.

Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'adventure, autant faulse qu'une aultre. Ie ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales (*a*), ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes (*b*), ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infini de Parmenides, ou l'Un de Museus, ou l'eau et le feu d'Appollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras (*c*), ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité (*d*) mesme, cause de la production des choses? la privation,

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 4. — C.

(*b*) De *Diogène Apolloniate*, apud Sextum Empiricum, l. 3, c. 4. — C.

(*c*) Sext. Empir. *ibid. Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 4. — C.

(*d*) *Le néant.*

c'est une negatifve; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'aucteur de l'eschole des obiections estrangieres : sans auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements avouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict aysement, sans se desmentir. Par cette voie, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette practique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythago-

ras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poëte, du musicien, les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez; par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes; » or, n'y peult il avoir des principes pour les hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumee. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'aultre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance; et premierement les generales et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les

philodoxes (*a*) de Platon : il fault sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, de quoy il se faict des contes anciens; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se iectast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouïssent l'heur d'une longue

(*a*) Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses. — Cette définition est prise de Platon, qui les a caractérisés très-particulièrement à la fin du cinquième livre de sa *République*. — C.

vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique, cette response vauldroit mieulx à l'adventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avec nous touts les animaulx, et tout ceoù le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray; car vous le voyez et sentez ainsi : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect; et, si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essays; mais certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et defaillance. Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme ? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'ame, et partie, ou effect, d'icelle : car la

vraye raison est essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or, veoyons ce que l'humaine raison nous a apprins de soy, et de l'ame; non de l'ame, en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ny de celle que Thales (*a*) attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim quæ sit natura animaï;
Nata sit; an, contrà, nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitùs insinuet se : (1)

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Thales*, l. 1, segm. 24. — C.

(1) La nature de l'ame est un problème : nait-elle avec le corps, s'y insinue-t-elle au moment de la naissance, périt-elle avec nous par la dissolution des parties, va-t-elle visiter les sombres bords; enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux? On l'ignore. Lucret. l. 1, v. 113.

à Crates (*a*) et Dicæarchus (*b*), qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon (*c*) que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales (*d*), une nature sans repos (*e*) : à Asclepiades, une exercitation des sens : à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau : à Parmenides (*f*), de terre et de feu : à Empedocles (*g*), de sang ;

Sanguineam vomit ille animam (1)

à Possidonius (*h*), Cleantes et Galen, (*i*) une chaleur ou complexion chaleureuse,

---

(*a*) C'est-à-dire, *la raison humaine a appris à Crates et à Dicæarchus qu'il n'y avait absolument point d'ame, mais que le corps s'ébranlait, etc.* — C.

(*b*) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* l. 2, c. 5 ; et Cicéron, *Tusc. quæst.* l. 1, c. 10. — C.

(*c*) Traité *des Lois*, l. 10. — C.

(*d*) Plutarque, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 2. — C.

(*e*) C'est à-dire, selon Plutarque, *qui se meut d'elle-même*, αὐτοκίνητον. *De Placitis philosophorum*, l. 4, c. 2. — C.

(*f*) Macrob. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14. — C.

(*g*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 9. — C.

(1) Il vomit son ame de sang. *Énéid.* l. 9, v. 349.

(*h*) Diog. Laerce, l. 8, § 156. — C.

(*i*) On cite là-dessus le traité, *quod animi mores sequantur corporis temperamentum* : mais Némésius, *de Naturâ hominis*, c. 2, p. 57, ed. Oxon., rapporte un passage de Galien, où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'ame. — C.

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo : (1)

à Hippocrates (*a*) un esprit espandu par le corps : à Varro (*b*), un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps : à Zeno (*c*), la quinteessence des quatre elements : à Heraclides Ponticus (*d*), la lumiere : à Xenocrates (*e*) et aux Egyptiens, un nombre mobile : aux Chaldees (*f*), une vertu sans forme determinee;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt : (2)

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le corps, qu'il nomme *Entelechie* (*g*), d'une autant froide invention que nulle aultre, car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine,

---

(1) Les ames ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. Virg. *Enéid.* l. 6, v. 730.

(*a*) Macrob. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14. — C.

(*b*) Lactance, *de Opif. Dei*, c. 17, n° 5. — C.

(*c*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 9 et 10. — C.

(*d*) Stobée, *Eglog. phys.* l. 1, c. 40. — C.

(*e*) Macrob. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14; et Plutarque, *Des opinions des Philos.* l. 16, c. 2. — C.

(*f*) *Aux Chaldéens.* — E. J.

(2) Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. Lucret. l. 3, v 100.

(*g*) Du grec ἐντελέχεια, *Perfection*.—E. J.—Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 10, dit qu'Aristote appelle l'esprit, *entéléchie*, mot nouveau qui signifie un mouvement continu et constant. — C.

ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect : Lactance (*a*), Seneque (*b*), et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*, dict Cicero (1). Ie cognois par moy, dict S. Bernard (*c*) combien Dieu est incomprehensible; puisque les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant (*d*) qu'on ne pouvoit aller si avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver; tant son essence estoit profonde.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Hierophilus (*e*) la mettent au ventricule du cerveau : Democritus et Aristote (*f*), par tout le corps :

Ut bona sæpè valetudo cùm dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis : (2)

(*a*) *De Opif. Dei*, c. 17, au commencement. — C.

(*b*) *Natur. quæst.* l. 7, c. 14. — C.

(1) Entre tant d'opinions diverses, un Dieu seul peut distinguer la véritable. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 11.

(*c*) *Lib. de Animâ*, c. 1. — C.

(*d*) Diog. Laerce, *Vie d'Héraclite*, l. 9, segm. 7. — C.

(*e*) Plutarque, *Des opinions des Philos.* l. 4, c. 5. — C.

(*f*) Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*—C.

(2) Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. Lucret. l. 3, v. 103.

Epicurus, en l'estomach (*a*),

> Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
> Lætitiæ mulcent : (1)

les stoïciens (*b*), autour et dedans le cœur : Erasistratus (*c*), ioignant la membrane de l'epicrane : Empedocles (*d*), au sang; comme aussi Moïse, qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes auquel leur ame est ioincte : Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame : Strato (*e*) l'a logee entre les deux sourcils : *Quâ facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est* (2), dict Cicero; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois ie à l'eloquence alterer son parler? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour

(*a*) *Mediâ regione in pectoris hæret.* Lucret. l. 3, v. 141. — C.

(1) C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. *Ib. ibid.* v. 142.

(*b*) Plutarque, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 5. — C.

(*c*) Plutarque, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 5. — C.

(*d*) *Id. ibid.*

(*e*) *Id. ibid.*

(2) Pour la figure de l'ame et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaitre. Cicéron. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 28.

du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est parce, dict il (*a*), que, quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer Ἐγὼ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve que aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens (*b*), peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne (*c*) long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle (*d*). Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont

(*a*) Galenus, l. 2, *De Placitis Hippocratis et Platonis*, c. 2. — C.

(*b*) Sénèque, epist. 57. — C.

(*c*) *Peine, fatigue.* — E. J.

(*d*) *Souricière.* — E. J.

plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus, et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouïssement; comme dict Plutarque (*a*) de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree (*b*) des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries (*c*) se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : voyez prendre à mont l'essort à Platon en ses nuages poëtiques, voyez chez luy le iargon des dieux; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes (*d*)? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion, car ayants plumé un

(*a*) *Vie de Thésée*, préambule. — C.
(*b*) *Le bord*. — E. J.
(*c*) *Rêvasseries*. — E. J.
(*d*) Diog. Laerce, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 4, segm. 40. — C.

chapon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens, de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'aultre, leur cheute estant ainsi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles? parquoy il feut force qu'ils y adioustassent depuis un inouvement de costé (*a*), fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette aultre consideration les mettent ils pas de rechef en peine? « si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne sont ils iamais rencontrez à faire une maison et un soulier? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade? »

(*a*) *Un mouvement de déclinaison*, clinamen principiorum. — Ils n'eurent recours à ce *clinamen* que pour expliquer, dans leur système, la liberté de l'homme. — N.

Ce qui est capable de raison, dit Zeno (*a*), est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde; il est doncques capable de raison. Cotta, par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien; et le faict musicien et organiste par cett' autre argumentation aussi de Zeno : « Le tout (*b*) est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. I'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Ingeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

(*a*) Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 9. — C.
(*b*) *Id. ib.* l. 2, c. 12. — C.

Moy i'aime mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon (*a*), qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs, aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent commé par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis, à visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque aultre masque: car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecilité de la raison

(*a*) Dans le dialogue intitulé, *Alcibiade*; c'est Socrate qui, par ses arguments, réduit Alcibiade à le dire. — C.

humaine, pour ne faire peur aux enfants : mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Ie conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols, ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne, il ne fauldroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se ioindre à quelqu'une de tant de formes : ie dis de mesmes de la philosophie ; elle a tant de visages et de varieté, et a tant dict, que touts nos songes et resveries s'y treuvent ; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit ; *nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (1). Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron, ie sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : Voylà d'où il le

(1) On ne peut dire aucune absurdité, qui n'ait été avancée par quelque philosophe. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 58.

print. « Mes mœurs sont naturelles ; ie n'ay point appellé, à les bastir, le secours d'aulcune discipline : mais toutes imbeciles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les réciter, et que, pour les faire sortir en public un peu plus decemment, ie me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples; ç'a esté merveille à moy mesmes de les rencontrer, par cas d'adventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictee et employee : nouvelle figure, Un philosophe impremedite et fortuite.

Pour revenir à nostre ame : ce que Platon (*a*) a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ça esté plustost une interpretation des mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est tousiours une ame qui, par sa faculté, ratiocine (*b*), se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations, par divers instruments du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience

(*a*) Diogène Laerce, l. 3, § 67. — C.
(*b*) *Raisonne* — E. J.

qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne, ou remuant l'aviron; par une seule puissance conduisant divers effects : et (*a*) Qu'elle loge au cerveau; ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient (*b*) qu'elle s'escoule par le reste du corps;

Medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat; (1)

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et sa puissance, et en remplit le monde :

Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur. (2)

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle :

(*a*) Sous-entendez ce qui est ci-dessus : *La plus vraisemblable de leurs opinions est*, etc.

(*b*) *Il n'est pas étrange ou extraordinaire.*

(1) Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux, et pourtant il éclaire tout de ses rayons. Claudian. *de Sexto consul. Honorii*, v. 411.

(2) L'autre partie de l'ame, répandue par tout le corps, est soumise à l'esprit, et se meut à son gré et à sa volonté. Lucret. l. 3, v. 144.

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse locum : (1)

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et r'attacher : d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine : d'aultres, par les anges, de feu et d'air : aulcuns, de toute ancienneté ; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing : aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner : le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille matiere et production que toutes aultres choses naturelles ; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres ;

Instillata patris virtus tibi ; (2)

Fortes creantur fortibus, et bonis ; (3)

---

(1) Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,
Dieu circule partout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.
VIRG. *Georg.* l. 4, v. 221, traduct. de M. Delille.

(2) La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie. *Je ne connais pas l'auteur de ce vers.*—C.

(3) D'un père plein de valeur naît un fils courageux. HOR. od. 4, l. 4, v. 29.

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame ;

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
. . . . . .
Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto? (1)

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres, d'autant (*a*) que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche : dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation (*b*) de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

(1) Enfin, pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, aux cerfs la fuite et la timidité?...si ce n'est que l'ame ayant, comme le corps, son germe et ses éléments particuliers, les qualités de l'ame croissent et se développent en même temps que celles du corps? Lucret. l. 3, v. 741-746.

(*a*) Plutarque : *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 19. — C.

(*b*) Mot latin francisé qui signifie *souvenir*.

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus? (1)

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il fauldroit qu'elles se ressouvinssent encores estants au corps, comme disoit Platon (a) « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sceu : » chose que chascun par experience peult maintenir estre faulse; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggeroit elle quelque traict oultre l'apprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses commes elles sont, par sa divine intelli-

(1) Si l'ame s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? Lucrèt. l. 3, v. 671.

(a) Dans le dialogue intitulé *Phédon*. — C.

gence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre creance de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passee et l'immortalité à venir ;

Nam si tantoperè est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non (ut opinor) ea ab letho iam longior errat : (1)

en oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame ; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present, que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité ; et de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances ; de l'avoir

(1) Car, si ses facultés sont tellement altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. Lucrèt. l. 3, v. 674.

desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le iugement et une condamnation de duree infinie et perpetuelle ; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant ; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitifvement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se limitent à la duree de cent ans, relatifvement à l'humaine duree ; et des nostres asseʒ leur ont donné bornes temporelles : partant, ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant (*a*) ces belles apparences, Qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable, on voyoit eslever ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son en-

(*a*) Sous-entendez ici : *Laquelle opinion ils établissaient sur ces belles apparences, qu'on la voyait naître à mesure*, etc.

fance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude,

Gigni pariter cum corpore, et unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem : (1)

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'assopissement et de langueur; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicinâ posse videmus; (2)

esblouïe et troublee par la force du vin; desmeue (*a*) de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres;

Corpoream naturam animi esse necesse est
Corporeis quoniam telis ictuque laborat : (3)

---

(1) Nous sentons qu'elle nait avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. Lucret. l. 3, v. 446.

(2) Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. Lucret. l. 3, v. 509.

(*a*) *Déplacée.* — E. J.

(3) Il faut que l'ame soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. Lucret. l. 3, v. 176.

on luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis. . . . . animaï
Conturbatur, et. . . . . divisa seorsùm
Disiectatur, eodem illo distracta veneno; (1)

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espovantement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

(1) L'ame est troublée, confondue, renversée par la force de ce poison. Lucrr. l. 3, v. 498.

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ. (1)

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de touts aultres accidents, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet inconvenient (*a*) où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouïssement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Sæpè animus; dementit enim, deliraque fatur:
Interdumque gravi lethargo fertur in altum

(1) La violence du mal répandue dans les membres, trouble l'ame et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer écumante. Lucrr. l. 3, v. 491.

(*a*) *Accident*, qui est le mot qu'on trouve ici dans l'édition de 1587, à Paris, chez *Jean Richer*. — *Accident par lequel l'ame d'un philosophe devient l'ame d'un fou*, etc. — G.

Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti. (1)

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'un'aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine; Si immortelle, ell' ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche; « Quoy, si elle va en empirant? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Ie reviens à la premiere (*a*). Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

(1) Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire paraissent dans les discours; quelquefois une violente léthargie plonge l'ame dans un assoupissement profond et éternel; les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. LUCRET. l. 3, v 464.

(*a*) A la première omission, *que l'ame la plus sage et la plus vigoureuse peut devenir folle et imbécille.* — C.

Quippè etenim mortale æterno iungere, et unà
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversiùs esse putandum est,
Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
Quàm, mortale quod est, immortali atque perenni
Iunctum, in concilio sævas tolerare procellas? (1)

dadvantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit : (2)

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere* (3) : et, ce qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alte-

(1) Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, et l'autre indestructible, que vous prétendez allier, pour leur faire supporter, de concert, mille accidents funestes ? Lucret. l. 3, v. 801.

(2) Abattue avec lui sous le poids des années.
Lucret, l. 3, v. 459.

(3) Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 58. Montaigne explique les paroles de Cicéron avant que de les citer.

ration; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

> Non alio pacto quàm si pes cùm dolet ægri,
> In nullo caput intereà sit fortè dolore. (1)

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote (*a*). Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius (*b*), du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres, c'est là partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbra-

(1) Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressente aucune douleur, Lucret. l. 3, v. 111.

(*a*) *Métaphys.* l. 2, c. 1. — Aristote dit que les yeux de notre entendement se ferment quelquefois à l'évidence dans les questions les plus claires, comme les yeux du chat-huant se ferment à l'aspect de la lumière du soleil. — A. D.

(*b*) *Tusc. quæst.* l. 1, c. 16. — C.

ges de l'academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a establi de ce subiect, non plus que touts les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem' gratissimam promittentium magis, quàm probantium* (1) : il s'est caché soubs le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement, que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde : l'aultre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon, que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coulpables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire: il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner (*a*)

(1) C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère l'existence. Senec. epist. 102.

(*a*) *Estançonner*, appuyer, étayer. Nicot. — *S'estançonner par*

par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances, et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour legiers et fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille, comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*, disoit un ancien (1). L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul; puisque, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et instruction de nostre

ses inventions, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations. — C.

(1) Ce sont les rêveries d'un homme qui desire que les choses soient comme il le dit, mais qui ne le prouve pas. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 38.

misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie : l'essence mesme de la verité, qui est uniforme, et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le iuste chastiement de quoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide; *perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (1). La diversité d'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement? qui nous tiendroit, si nous avions un grain de cognoissance? Ce sainct m'a faict grand plaisir, *ipsa veritatis occultatio, aut humilitatis exer-*

(1) Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai leur prudence. *I. Corinth.* c. 1, v. 19.

citatio est, aut elationis attritio (1) : iusques à quel poinct de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la jouïssance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foi; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retentera (*a*) son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement. Ce que ce philosophe stoïcien dict tenir du fortuité consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Cùm de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus ho-*

(1) Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache, exercent l'humilité ou domptent l'orgueil. D. Augustin. *de Civit. Dei*, l. xi, c. 22.

(*a*) *Et qui sondera de nouveau.* — Retenter, du latin *retentare*, essayer de nouveau.

minum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hâc publicâ persuasione. (1)

Or, la foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suitte cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens, *usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus: diù mansuros aiunt animos; semper, negant* (2), qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous, en divers lieux (*a*), ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation: c'est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en maison: » et luy, di-

(1) Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'ame, nous comptons beaucoup sur le consentement uniforme des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. Senec. epist. 117.

(2) Ils prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles, long-temps, mais non pas toujours. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 31.

(*a*) En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. — C.

soit « se souvenir avoir esté Æthalides (*a*), depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tàm dira cupidò? (1)

Origene les faict aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite (*b*) est qu'en quatre cents quarante ans de revolution elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus (*c*), que cela doibt advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon (*d*), qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie, cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Pythagore*, l. 8, c. 4, 5. — C.

(1) O mon père! est-il vrai que des ames retournent d'ici vers le ciel, et s'enferment encore dans des corps matériels? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie? *Énéid.* l. 6, v. 719.

(*b*) De quelques faiseurs d'horoscope, *genethliaci quidam*. Le passage se trouve dans S. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 22, c. 28. — C.

(*c*) Lactance, *Inst. div.* l. 7, c. 23. — C.

(*d*) *In Menone.* — C.

en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son progrez ailleurs (*a*): « Qui a bien vescu, il se reionct à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme; et, si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides, et elementaires qui estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'obiection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit, si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy; » et demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust appresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en

(*a*) *In Timæo.*

mauvais party, attendant l'infusion de leur ame, et en adviendroit qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur. (1)

D'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mortelle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees; car il est peu de choses que cet aucteur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict

(1) Il est ridicule de s'imaginer que les ames se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. Lucrèt. l. 3, v. 777.

cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitatrice et ambiguë : « Il faut estimer, dict il (*a*), et croire fermement, que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saincts; et de saincts, demy dieux; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tresheureuse et tresglorieuse (*b*). » Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses iusques au bout; tout ainsi comme, lassez et tra-

(*a*) *Vie de Romulus*, c. 14. — C.

(*b*) La traduction employée ici par Montaigne est d'Amyot, *Vie de Romulus*, c. 14. — C.

vaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame!

Il n'y a pas moins de temerité, en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples; car aultrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medicinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaus le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit, (*a*), Et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux exprimé par la chaleur de la terre : Pythagoras dict (*b*) nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon (*c*), l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon (*d*), partie de la substance du cerveau; et qu'il soit

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Archélaüs*, l. 2, segm. 17. — C.
(*b*) Plutarque, *Des opinions des Philos.* l. 5, c. 3. — C.
(*c*) *Id. ibid.* — C.
(*d*) *Id. ibid.* — C.

ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus (*a*), une substance extraicte de toute la masse corporelle; Epicurus (*b*), extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang; en quoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires? Aristote (*c*) et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences la generation ne se peult faire. Voylà ses medecins, les philosophes, les iurisconsultes, et les theologiens, aux prinses pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les

(*a*) Plutarque, *Des opinions des philos.* l. 5, c. 3. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) Plutarque, dans son traité *des opinions des philosophes*, joint sur cet article Zénon avec Aristote, et dit expressément que Démocrite croyait que les femelles jetaient de la semence. *De placitis philosophorum*, l. 5, c.5. — C.

femmes portent leur fruict; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr'eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois (*a*). Le monde est basty de cette experience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? *Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat* (1). Vrayement, Protagoras (*b*) nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut iamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature aye cet advantage; or, luy estant en soy si contraire, et un iugement sub-

(*a*) On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne était ou croyait être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. — A. D.

(1) Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. Plin. *Hist. nat.* l. 2, c. 1.

(*b*) Sextus Empir. *adv. Math.* — C.

vertissant l'aultre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par necessité, là neantise du compas et du compasseur. Quand Thales (*a*) estime la cognoissance de l'homme tres difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

Vous (*b*), pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps (*c*), contre ma coustume, ne refuyrez point (*d*) de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes touts les iours instruicte, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault

(*a*) Diogène Laerce, l. I, § 36. — C.

(*b*) Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avait chargé de faire l'*Apologie de Sebond*, et à laquelle nous devons par conséquent ce douzième chapitre des *Essais*, le plus long, et, au jugement de bien des gens, le plus curieux de tous. — C. — On croit que cette dame était Marguerite de Valois, femme de Henri IV.

(*c*) *Un si long discours.* — E. J.

(*d*) *Vous ne refuserez pas de soutenir*, etc. — E. J.

pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias; car, estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse (*a*), Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiement, quand il deuvroit donner au travers de touts les deux. I'ay vu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit, luy et son compaignon, en termes d'une fin à touts deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx, et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'aultre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune : il ne faict pas bon estre si subtil et si fin : souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza. (1)

(*a*) Hérodote, l. 3. — C.

(1) Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.
Petrarc. canz. 11, v. 48.

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance (*a*), et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les advantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichi cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres; et Platon (*b*), à deux doigts prez, a verifié que, sans loix, nous vivrions comme bestes brutes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux, et temeraire; il est malaysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi

(*a*) *La réserve. Homme attrempé*, qui garde mesure en tout ce qu'il fait et dit. — Nicor.

(*b*) Traité *des Lois*, l. 9. — C.

touts desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et regler ses marches; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ny prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement; et n'y a point de beste à qui plus iustement il faille donner des orbieres (*a*), pour tenir sa veue subiecte et contrainete devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà, ny là,

(*a*) *Des orbieres, des garde-vues.* — E. J.

hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand touts les iours en vos courts, ce preservatif à l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present, que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere* (1), et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne re-

(1) Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences que sans cela ils rejetteraient. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 2.

garde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egalement toutes choses: on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits, des trespassez, les prognostications, les domifications (*a*), et iusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale (*b*) coupe le tubercle de l'enseigneur (*c*), c'est signe de cruauté; quand elle fault soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avecques la vitale soubs mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable; que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la

(*a*) Ce mot est formé de *domifier*, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin, *domus*, maison, et *facere*, faire. — E. J.

(*b*) *La mensale* est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — E. J.

(*c*) *Le tubercule de l'indicateur.* — E. J.

vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à certaine mesure ; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast (*a*), à raison ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit ; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclairci, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent

(*a*) *Et qu'elle s'émoussât.*

peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les laichant à loisir; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne ne laisse pas de le sonder et essayer, et en retastant et paistrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité, pour en iouïr plus à son ayse, et la luy rends plus soupple et le plus maniable,

Ut hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu; (1)

autant en fera le second au tiers; qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes;

(1) Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et, docile au doigt qui la presse, prend mille formes différentes, et devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. Ovid. *Metam.* l. 10, f. 8, v. 42.

si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minùsve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi* (1). Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose: si on veoid, iusques auiourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troiâ stabat Apollo; (2)

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord? nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige ou la pesanteur de la pierre; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses functions et ses forces? Il n'est pas, à l'adventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous; mais c'est par hazard: et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduicte, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

(1) Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre, dans une définition qui les comprend toutes. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 41.

(2) Vulcain combattait contre Troie, mais Troie avait pour elle Apollon. Ovid. *de Tristib.* l. 1, eleg. 2, v. 5.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et, pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que malaysecement, quoyqu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engouffree dans des profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant plus vraysemblable (a) : car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en

(a) Ou, *beaucoup plus véritable et plus ferme*, comme il y a dans l'édition *in*-4° de 1581. Montaigne veut dire ici que l'opinion des pyrrhoniens est plus liée, et se soutient mieux que celle des académiciens. — C.

cette cy qu'en celle là? si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port, et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte: cette apparence de verisimilitude qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray? comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence? ou nous pouvons iuger tout à faict; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation: *inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest* (1).

(1) Entre les apparences, vraies ou fausses, il n'y a point de différence qui puisse déterminer l'esprit. Cic. *Acad. quæst.* I 4, c. 28.

Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le voyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à touts les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'aultre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon, qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit

en moy et en touts les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aulcune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nays, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de tout cela; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie; par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que ie tiens auiourd'huy, et ce que ie crois, ie le tiens et le crois de toute ma croyance; touts mes utils et touts mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent; ie ne sçaurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus d'assurance, que ie foys cette cy; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne

m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et touts les iours, d'avoir embrassé quelque autre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahi soubs cette couleur; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle asseurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

Posterior. . . . . res illa reperta
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque. (1)

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il fauldroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui re-

(1) La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. Lucret. l. 5, v. 1413.

ceoit : c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion, seules (*a*), la marque de verité : laquelle aussi ne voyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette saincte et grande image ne pourroit pas (*b*) en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere (*c*) nous faire porter (*d*) plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or, n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aysez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre ap-

(*a*) *Sont les seules qui ayent le sceau, la marque de la vérité.*—C.

(*b*) *Etre reçue.* — Ces deux mots, qui manquent pour compléter la phrase, et qui ne peuvent pas se sous-entendre, n'ont sans doute été omis que par une faute typographique, ou par une distraction de l'auteur. — E. J.

(*c*) *Sujette à faillir.* — Coste a mis *fautive.* — E. J.

(*d*) *Nous faire comporter avec plus de modération et de retenue.* — E. J.

prehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, d'un tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Ie crois bien (*a*), repliqua il; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bond fortuná* (1); car il est certain que les iugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédém.* — C.
(1) Qu'il jouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne.*

qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part-là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctiferâ lustravit lampade terras. (1)

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement, les moindres choses du monde le tournevirent (*a*) : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque atteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouïsse : et, par consequent, à peine se peult

(1) Nos humeurs changent, selon que Jupiter donne au monde un jour obscur ou serein, Cic. *Fragmenta poëmatum.* — Les vers latins sont une traduction de deux vers d'Homère, *Odyss.* l. 18, v. 135. — C.

(*a*) *Le tournent et le virent en tout sens.* — E. J.

il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que (i'en crois les medecins) combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousiours, et torte et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tout biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé

de la raison le chois en deux pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommendation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance. Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

> Quis sub Arcto
> Rex gelidæ metuatur oræ,
> Quid Tyridatem terreat, unicè
> Securus, (1)

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongué, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ores

(1) Qui ne m'inquiète guères de savoir quel roi fait tout trembler sous l'ourse glacée, et pourquoi Tyridate est dans les alarmes. Hor. od. 26, l. 1, v. 3.

plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire ; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelques fois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy ; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et, de son auctorité privee, à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand ie prends des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru (a) mon ame : qu'un' aultre fois i'y retumbe, i'ay beau le tourner et virer, i'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçais ce que i'ay voulu dire ; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. Ie ne foys qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant ; il flotte, il vague,

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento. (1)

Maintesfois, comme il m'advient de faire volon-

(a) *Frappé.* — E. J.

(1) Comme une faible barque surprise, en pleine mer, par la fureur de la tempête. CATULL. epigr. 23, v. 12.

tiers, ayant prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Ie m'entraisne quasi où ie penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids. Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et doubteux; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté? sa raison et sa science s'y eschauffent qûant et quant; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obs-

tination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est, à l'adventure, soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendroit cela, suyvant le parti des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoing de cette impulsion des passions; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere;

Semper Aiax fortis, fortissimus tamen in furore; (1)

ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé;

(1) Ajax fut toujours courageux; mais il ne fut jamais si courageux que dans sa fureur. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 23.

et veulent que l'advocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux, veillees et peregrinations (*a*), nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiement, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence ; et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition? combien par la presumption? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbransler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et sollicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteu-

(*a*) *Et voyages en pays lointains.*

sement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nullâ, ne minimâ quidem, aurâ fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quùm perturbatio nulla est quâ moveri queat.* (1)

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions? Quelle asseurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses; quelle seureté pouvons nous attendre de luy?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer (*a*) des hommes, qu'ils produisent leurs plus grand effects et plus approchants de la divinité, quand ils sont hors d'eulx, et furieux, et insensez? nous nous amendons par la privatio[illegible] de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles (*b*), pour entrer au ca-

(1) De même que l'on juge du calme de la mer, quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent; ainsi l'on peut assurer que l'ame est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. Cic *Tusc. quæst.* l. 5, c. 6.

(*a*) Platon, *Phædre*. — C.

(*b*) Montaigne a pris ceci de Cicéron, *de Divinatione*, l. 1, c. 37, où la chose est traitée assez au long. — C.

binet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil : cecy est plaisant à considerer; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux; par son extirpation (*a*), que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir; nostre sagesse moins sage que la folie; nos songes valent mieulx que nos discours; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle (*b*) pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et, à cette cause, voix infiable (*c*) et incroyable?

(*a*) *Et par un anéantissement de la raison, causé par la fureur, ou par le sommeil, image de la mort, nous devenons*, etc. — C.

(*b*) *La philosophie.*

(*c*) *Infidele, peu digne de foi.* — E. J.

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre : mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des ieunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultresfois entreprins de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre, car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suys pas seulement, s'ils ne m'entraisnent : ie la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume; ie veoyois evidemment grossir et croistre les advantages du subiect que i'allois desirant, et les sentois aggrandir et enfler par le vent de mon imagination; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir (*a*), mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais, ce feu es-

(*a*) *Devenir aisées, et s'aplanir.* — E. J.

tant evaporé, tout à un instant, comme il arrive soubs la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre iugement; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse : autant que ie m'estois iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam :
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit. (1)

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moi quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles : car quelque

(1) Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée; tantôt, retournant sur elle-même, entraine dans son reflux rapide les pierres qu'elle avait apportées, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. *Enéide*, l. 12, v. 624.

apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change; et puisque ie ne suis pas capable de choisir, ie prends le chois d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement ie ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suisie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent; celuy que i'ois me semble tousiours le plus roide; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur, pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien (*a*), ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien (*b*), s'advisa de maintenir que

(*a*) Plutarque, *De la face de la lune*, c. 4; et Ménage, *sur Diogène Laërce*, l. 8, segm. 85. — C.

(*b*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 39. — C.

c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres regleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux ? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porrò aliud succedit, et è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore. (1)

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts feussent en credit, d'aultres principes contentoient la

(1) Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé, tombe dans le mépris ; ce qu'on avait dédaigné s'élève, et est estimé à son tour : on le desire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. Lucret. l. 5, v. 1275.

raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres (*a*) ont ceulx cy, quel privilege particulier (*b*), que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors (*c*), qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car... de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse; il en adviendroit par là que tout le vulgaire, et nous sommes touts du vulgaire, auroit sa creance contournable comme une girouette, car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doibt respondre, suyvant la practique, qu'il en parlera à son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la medecine est au monde? on dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout

(*a*) Sous-entendez : *de crédit.*

(*b*) *Pour que.*

(*c*) *D'être déboutés.* — Bouta-hors; ce mot composé exprime assez qu'il signifie *expulsion.* — A. D.

l'ordre des regles anciennes, et maintient que iusques à cette heure elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Ie crois qu'il verifiera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dict le precepte, parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations physiques, me disoit, il n'y a pas longtemps, que touts les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tresevidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment doncques, luy respondis ie, ceulx qui navigeoient soubs les lois de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant ? alloient ils a costé ou à reculons ? » « C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mescomptoient. » Ie luy repliquay lors que i'aimois mieulx suivre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se choquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissant la verité de l'experience : comme Iacques Peletier me

disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se ioindre (*a*), qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille iusques où la soupplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'evidence des effects; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoit establi les bornes de nostre monde; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmographie,

(*a*) C'est l'hyperbole, et les lignes droites, qui, ne pouvant arriver à se joindre à elle, ont été, pour cela même, nommées *asymptotes*. *Voyez* les *Coniques d'Apollonius*, l. 2, propos. 1, et la propos. 14, où cet ancien mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur développe cette démonstration, qu'ils reconnaissent tous pour incontestable; et ceux qui ne le sont pas doivent s'en rapporter à la décision des géomètres. — C.

et les opinions qui en estoient receues d'un chascun; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particulière, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que mesbuy tout est trouvé, et que tout est veu,

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur. (1)

Sçavoir mon (*a*), si Ptolomee s'y est trompé aultresfois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

Platon tient (*b*) qu'il change de visage à touts sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y voyons, changeant l'orient en occident. Les prebstres ægyptiens dirent à Herodote (*c*), Que depuis

(1) Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. Lucrèt. l. 5, v. 1411.

(*a*) C'est-à-dire, *il reste présentement à savoir.*

(*b*) Dans le dialogue intitulé, *le Politique.* — Ç.

(*c*) Hérodote, l. 3. — C.

leur premier roy, de quoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de touts leurs roys, ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'aultre; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Q'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoing Salomon et Esaïe;... pour evitér ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subiect aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques, le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference; divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternel : en luy sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants, se cachants, se montrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus (*a*) establissoit le

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Héraclite*, l. 9, segm. 8. — C.

monde estre composé par feu ; et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes, dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui* (1). Alexandre (*a*) escrivit à sa mere la narration d'un prebstre ægyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des aultres païs au vray. Cicero (*b*) et Diodorus (*c*) disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline (*d*), et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon (*e*) dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires, par escript, de huit mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesmè temps que les choses sont icy, comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et con-

(1) Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. APULEIUS, *de Deo Socratis*.

(*a*) *Voyez* S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 12, c. 10. — C.

(*b*) Cic. *de Divin.* l. 1, c. 19. — C.

(*c*) DIODORE DE SICILE, l. 2, c. 31. — C.

(*d*) L. 30, c. 1. — C.

(*e*) Dans son *Timée*. — C.

venances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples. En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain ! Mais cette relation a ie ne sçais quoy encores de plus heteroclite : elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayant, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous ; où (*a*) la circoncision estoit en credit ; où il y avoit des estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes ; où nos ieusnes et nostre caresme estoit representé, y adioustant l'absti-

(*a*) Montaigne entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvés dans certaines relations, sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont réels, ou uniquement fondés sur l'ignorance et la prévention espagnole. On peut voir encore ces prétendus rapports, détaillés à peu près de la même manière que Montaigne nous les donne ici, dans l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, écrite par Antonio Solis; dans l'*Histoire des Guerres civiles des Espagnols en Amérique*; dans le *Commentaire royal* de l'inca Garcillasso de la Vega. — C.

nence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit ; icy on en honoroit les sepultures ; on les appliquoit là, et nommeement celle de sainct André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements ; ailleurs, ils en rencontrerent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers ; l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de diviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre ; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire ; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils feurent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché ; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont estez submergez par l'inondation des eaux celestes ; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus

nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encores gueres abbaissee; depuis, en ayants faict sortir d'aultres, et les voyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroict, la persuasion du iour du iugement, de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oiseaux; subsides tyranniques, delicatesses de iardinages; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creances d'un seul premier homme pere de touts les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'eny-

vrer de leurs bruvages et de boire d'autant; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné, que d'obeïssance: coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se voyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité: non seulement elle s'est aulcunement insinuee en toutes les nations infidèles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgées et punies par la rigueur d'une extreme froidure: ét m'advertit cet exemple, d'une aultre plaisante diversité; car, comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient

la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robbe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maistre. Mais suyvons. Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux; si le ciel les agite et les roule à sa poste (*a*), Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main (*b*), que la forme de nostre estre despend de l'air,

(*a*) *A son gré.* — *A sa poste* est l'expression italienne, *a sua posta.* — A. D.

(*b*) *Nous maintenons, nous prétendons.*

du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encores les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solùm ad robur corporum, sed etiam animorum facit* (1), dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les prebstres d'Ægypte apprirent à Solon, *Athenis tenue cœlum; acutiores putantur Attici: crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes* (2); en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles; icy subiects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers, ou ingenieux; obeïssants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de

(1) Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. Veget. l. 1, c. 2.

(2) L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui rend les Athéniens plus spirituels : celui de Thèbes est épais; aussi les Thébains sont-ils grossiers et pleins de vigueur. Cic. *de Fato*, c. 4.

place, comme les arbres, qui feut la raison pour laquelle Cyrus (*a*) ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu (*b*), pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : Si nous voyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattant? Puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela; quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault; Que, non par iouïssance, mais par imagination et par sou-

(*a*) Hérodote, à la fin du livre 9. — C.
(*b*) *Montueux*. — E. J.

hait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

Quid enim ratione timemus,
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te
Conatûs non pœniteat, votique peracti? (1)

c'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient lui estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens (*a*), publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees; remettant à la discretion de la puissance supresme leur triage et chois :

Coniugium petimus, partumque uxoris; at illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor: (2)

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte : » pour ne tumber en l'inconvenient que

(1) Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos desirs? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise et même du succès? Juv. sat. 10, v. 4.

(*a*) Platon, dialogue intitulé, *Alcibiade II.* — C.

(2) Nous voulons une épouse, et la voulons féconde; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. Juv. sat. 10, v. 352.

les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouïssance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy falut desprier (*a*) ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, et, quæ modò voverat, odit. (1)

Disons de moy mesme : Ie demandois à la fortune, aultant qu'aultre chose, l'ordre sainct Michel, estant ieune; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaissé iusques à mes espaules et au dessoubs. Cleobis et Biton (*b*), Trophonius (*c*) et Agamedes, ayant requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recom-

(*a*) *Révoquer ses prières, faire des prières contraires.* — E. J.

(1) Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. Ovide, *Métam.* l. xi, fab. 3, v. 43.

(*b*) Hérodote, l. i. — C.

(*c*) Plutarque, *Consolation à Apollonius*, c. 14. — C.

pense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maulx, *virgâ tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* (1); il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le debvons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie;

Si consilium vis:
Permittes ipsis expendere Numinibus quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :
. . . . . .
Charior est illis homo quàm sibi : (2)

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une battaille ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de

(1) Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.* 22, v. 4.

(2) Croyez-moi, laissons faire aux dieux ; ils savent ce qui nous convient : nous demandons ce qui nous plaît ; ils donneront ce qu'il nous faut : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. Juv. sat. 10, v. 346.

laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro (*a*), nasquirent deux cents quatre vingt huict sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de totâ philosophiæ ratione disputat.* (1)

Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,
Poscentes vario multùm diversa palato:
Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod iubet alter;
Quod petis, id sanè est invisum acidumque duobus: (2)

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu; d'aultres, en la volupté; d'aultres au consentir à nature; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cett' aultre de l'ancien Pythagoras,

(*a*) S. Augustin, *De Civit. Dei*, l. 19, c. 2. — C.

(1) Dès qu'on n'est pas d'accord sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 5, c. 5.

(2) Il me semble voir trois convives de goûts différents: que leur donnerai-je? Vous refusez ce qu'un autre demande, et ce que vous voulez déplait aux deux autres. Hor. epist. 2, l. 2, v. 61.

Nil admirari, propè res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum, (1)

qui est la fin de la secte pyrrhonienne : Aristote (*a*) attribue à magnanimité n'admirer rien : et, disoit Archesilas (*b*), les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens, mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx; il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit (*c*) par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est *l'ataraxie* (*d*), qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative, mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie désire que, pendant que ie vis, ou quelque autre, ou Iustus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres-

(1) Ne rien admirer, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. Hor. epist. 6, l. 1, v. 1.

(*a*) *Ethic. ad Nicom.* l. 4, c. 8. — C.

(*b*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 33. — C.

(*c*) *Id. ibid.*

(*d*) Mot grec qui signifie, *tranquillité parfaite, absolue indifférence* : ἀδιαφορία, autre terme de la philosophie pyrrhonienne. — C.

poli et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suitte des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux loix de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite ? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay,

i'ai veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins ; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion : de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien (*a*) plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit

(*a*) Ce dieu, c'est Apollon. *Voyez* Xénoph. *Memorab. Socr.* l. 1, c. 3, § 1. — C.

celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa saincte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les loix de nostre païs: » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion: ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyois hier en credit, et demain ne la sera plus; et que le traiect d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà?

Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en faict le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins: signe que c'est une marque aussi doubteuse que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car com-

ment puis ie nommèr cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infini, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et disoit que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes: Thrasymachus, en Platon (*a*), estime qu'il n'y a point d'aultre droict, que la

(*a*) *De la Républ.* l. 1. — C.

commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Iungitur, et pietas geminato crescit amore; (1)

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance; *nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est* (2). Les subiects ont divers lus-

(1) Il est, dit-on, des peuples où la mère se livre à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. Ovid. *Metam.* l. 10, fab. 9, v. 34.

(2) Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre; ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

tres et diverses considerations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là; l'aultre par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples, qui avoient anciennement cette coustume (*a*), la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchants par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 24. — C.

est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee; Platon la refusa, disant (*a*) qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eüst craché au visage : « Les pescheurs (*b*), dict il, souffrent bien d'estre baignez des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion : » Diogenes lavoit ses choux, et le voyant passer, « Si tu sçavois vivre de choux (*c*), tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux. » Voylà

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 78. — C.
(*b*) *Id. ibid.* segm. 67. — C.
(*c*) *Id. ibid.* segm. 68; et Horace, l. 1, epist. 17, v. 1. — C.

comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, ô terra hospita, portas :
Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frœna iugo concordia ferre,
Spes est pacis. (1)

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et (*a*) c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengrègeoit (*b*) son dueil par telle circonstance : Oh! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges! « Aimerois tu (*c*) doncques mieulx que ce feust iustement? » luy repliqua il. Nous portons les aureilles percees; les Grecs (*d*) tenoient

(1) Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière! c'est pour la guerre que s'arment les coursiers; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux; mais quelquefois aussi on les attèle à un char, on les habitue à marcher ensemble sous le même joug, à supporter le frein. J'espère encore la paix. *Enéide*, l. 3, v. 539.

(*a*) Dioo. Laerce, *Vie de Solon*, l. 1, segm. 63. — C.

(*b*) C'est-à-dire, *aggravait elle-même sa douleur par cette considération : Oh!* etc.

(*c*) Diogène Laerce, dans la *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 35. — C.

(*d*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 24. — C.

cela pour une marque de servitude : nous nous cachons pour iouïr de nos femmes; les Indiens le font en public (*a*) : les Scythes immoloient (*b*) les estrangiers en leurs temples; ailleurs les temples servent de franchise :

Inde furor vulgi, quòd numina vicinorum
Odit quisque locus, cùm solos credat habendos
Esse deos quos ipse colit. (1)

I'ay ouï parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus (*c*), et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'ami : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'ami : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.
(*b*) *Id. ibid.* — C.
(1) Il règne entre certains peuples une haine mutuelle, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que tous sont persuadés qu'on ne doit rendre hommage qu'aux seuls objets de leur culte. Juv. sat. 15, v. 37.
(*c*) Deux célèbres jurisconsultes. — E. J.

bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers; ce qu'une compaignie a iugé, l'aultre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous voyons des exemples ordinaires par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits : Arcesilaus disoit (*a*) n'estre considerable en la paillardise (*b*) de quel costé et par où on le feust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed formâ, ætate, figurâ, metiendas Epicurus*

(*a*) *Disait qu'il importait peu.... on fût paillard.* — E. J.

(*b*) Plutarque, dans un dialogue intitulé, *les Règles et Préceptes de santé*, c. 5, où le philosophe Arcésilaüs ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. « *Il souloit dire contre les paillards et luxurieux, qu'il ne peult chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a* (ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot) *autant de mal à l'un qu'à l'aultre.* » — C.

putat : . . . . Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur : . . . . Quæramus ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint (1). Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos (*a*), le reproche de Dicaearchus (*b*) à Paton mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessifves. Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si délicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne receoivent rien par aucto-

(1) A l'égard des plaisirs lascifs de l'amour, Épicure pense qu'il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 33. — Les Stoïciens ne pensent pas que les amours sacrés soient interdits au sage. Cic. *de Finib. bonor. et mal.* l. 3, c. 20. — Voyons (*disent les Stoïciens*) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. Senec. epist 123.

(*a*) De l'amour des garçons.

(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 33 et 34. — C.

rité et à crédit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tresesloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille, si en la pluspart de leurs opinions ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies; Chrysippus (*a*) disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans, hault de chausses, pour une douzaine d'olives; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille (*b*), à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché (*c*) sur une table : Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte; iusques à ce que Crates (*d*) le feut visiter, et adioustant, à ses consolations et raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques

(*a*) Plutarque, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 31. — C.

(*b*) Hérodote, l. 6. — C.

(*c*) C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui *faire l'arbre fourchu ou la bourrée*. — E. J.

(*d*) Diog. Laerce, *Vie de Métrocles*, l. 6, segm. 94. — C.

luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle iusques lors il avoit suivy. Ce que nous appellons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire (*a*) de son temple, pour les exposer à la veue du peuple; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publicques, c'est non seulement espandre partout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là; mais encores aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance (*b*) :

(*a*) *Sanctuaire.* — E. J.
(*b*) *Par la difficulté.*

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Corvine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
Numquid securus non potes arrigere? (1)

cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit totâ, qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es. (2)

On demanda, à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Ie plante un homme (*a*) : » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur (*b*)

(1) Après avoir été mari d'Aufidio, Scævinus, te voilà son galant, maintenant qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre? Es tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre? MARTIAL. l. 3, epigr. 70.

(2) Dans toute la ville, ô Cécilianus! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avait la liberté; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiégent : tu es un homme ingénieux! MARTIAL. l. 1, epigr. 74.

(*a*) Ce conte qu'on fait de Diogène-le-Cynique se débite tous les jours en conversation, et a passé dans plusieurs livres modernes : mais, si l'on en croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. » *Voyez* son Dictionnaire, art. *Hipparchia*, rem. *D*, p. 1473, édit. de 1720. — C.

(*b*) S. AUGUSTIN, dans son livre, *de Civit. Dei*, l. 14, c. 20. Le passage latin de ce saint évêque est pour le moins aussi licencieux que le français de Montaigne. — C.

tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à la vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques, il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin; ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes (*a*), exerceant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant : » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est (*b*), respondoit il, que i'ay faim en « pleine rue. » Les femmes philosophes, qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion; et Hipparchia (*c*) ne feut receue en la societé de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient

(*a*) *Diogène-le-Cynique*. Voyez sa *Vie*, dans Diogène Laerce, l. 6, segm. 69. — C.

(*b*) Diog. Laerce, l. 6, segm. 58. — C.

(*c*) Ib. *Vie d'Hipparchie*, l. 6, segm. 96. — C.

toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix ; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras (*a*), de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain ; l'aviron tortu dans l'eau et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que touts subiects avoient en eulx les causes de ces apparences ; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade ; en l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau ; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune ; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre ?

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 29 et 32.—C.

quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye sè gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on vouldra, comme aux Sibylles; il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage (*a*). Que l'aucteur puisse gaigner cela,

(*a*) C'est-a-dire, *voilà pourquoi le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.*

d'attirer et embesongner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement; ne luy chaille : nombre d'esprits, le beluttant et secouant, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire, de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du landy (*a*). C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible que Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy faict dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens,

(*a*) *Landit* ou *landy* signifie ici le salaire que les écoliers donnaient à leur maitre..... Il signifie aussi la foire de S. Denis en France. *Voyez* MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*. — C. — Coste aurait dû ajouter que ce salaire, ou présent du *Landy*, s'appelait ainsi parce qu'il se donnait à l'époque de la fête et de la foire du *Landy*; que c'est pour cela qu'on traduisait, en latin, *Landy* par *Minerval*; et qu'on appelait, en terme d'écolier, *frippelandis*, les écoliers qui frustraient leurs régents de ce présent. — E. J.

legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à touts offices, ouvrages et artisans; general conseiller à toutes entreprinses: quiconque a eu besoing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle: et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener et agiter Platon: chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult: on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente (*a*) lon à soy mesme, selon le different cours des choses; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre: tout cela, vif-

(*a*) *Et on le met en opposition à lui-même*, etc. C'est ce qu'emporte ici le mot *différenter*, que je n'ai pu trouver que dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — C.

vement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus (*a*) et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est (*b*) « Que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'aultre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doulx, ny amer. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'aultre, ou touts les deux; car ceulx cy gaignent tousiours le hault poinct de la dubitation. Les cyrenayens (*c*) tenoient (*d*) que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray (*e*) à chascun ce

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 29. — C.

(*b*) Ib. *Adv. Math.* 163. — C.

(*c*) Ou *Cyrénaïques*, philosophes ainsi nommés, parce qu'ils étaient sectateurs d'Aristippe, natif de Cyrène. — C.

(*d*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 7. — C.

(*e*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 46. — C.

« qui semble à chascun. » Les epicuriens logent aux sens tout iugement en la notice des choses, et en la volupté. Platon (*a*) a voulu le iugement de la verité, et la verité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant; car, puisque le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

Via quâ munita fidei
Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis: (1)

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne savions qu'il y a son,

(*a*) C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon*, p. 66, etc., et dans le *Théétète*, p. 186, etc. — C.

(1) Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. Lucret. l. 5, v. 103.

odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polissure, largeur, profondeur : voylà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque me peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

> Invenies primis ab sensibus esse creatam
> Notitiam veri; neque sensus posse refelli.
> . . . . . .
> Quid maiore fide porrò, quàm sensus haberi
> Debet? (1)

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours fauldra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict (*a*) que Chrysippus, ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire : sur quoy Carneades,

(1) Vous serez convaincu que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut récuser leur témoignage : en effet, à quel autre guide devons-nous plutôt nous confier? Lucret. l. 4, v. 479.

(*a*) *Acad. quæst.* l. 4, c. 27. — C

qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre; et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu (*a*) ! » Il n'est aulcune absurdité, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de touts sens naturels. Ie veois plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens ? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'aultre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porrò tactum sapor arguet oris?

(*a*) PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 9. — C.

An confutabunt nares, oculive revincent? (1)

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsùm cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est. (2)

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons ; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz, qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à

(1) L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer? Lucrèt. l. 4, v. 487.

(2) Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa faculté particulière. *Id. ibid.* v. 490.

desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent (*a*) ny prez ny loing. I'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On luy presentoit un enfant, duquel il estoit parrain; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant ! qu'il le faict beau veoir ! qu'il a le visage gay ! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue; il faict clair; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute (*b*), et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade (*c*) où il puisse picquer; et

(*a*) *Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.*

(*b*) *La bute* : ce mot a signifié, 1° la butte où l'on tire de l'arquebuse; 2° l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. — E. J.

(*c*) *Esplanade.* — E. J.

puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf (*a*), il le prend à la main gauche, et le poulse avecques sa raquette : de la arquebuse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier (*b*). Que sçait on si le genre humain faict (*c*) une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animaulx, qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire, (*d*)? et si aulcuns d'entre eulx ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par touts nos sens; nous y trouvons (*e*) de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la doulceur : oultre cela, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse

(*a*) Balle pour le jeu de paume.
(*b*) *Qu'il a tiré* haut *ou à côté du but.* — E. J.
(*c*) *Ne fait pas quelque sottise.*
(*d*) *Que nous ayons à regretter, qui nous manque.*
(*e*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.

rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitifves en nature, propres à les iuger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier (*a*), et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement (*b*) flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse; aux freslons, aux fourmis et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de cognoissances. Si nous avions à dire (*c*) l'intelligence

(*a*) *Epervier.* — E. J.

(*b*) Qui a quelque chose de caressant, de flatteur. — M.

(*c*) *Si nous étions privés de*, etc. — M.

des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'aultre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit il l'accord de huict, ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement, et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puisque toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette ex-

treme difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chasque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons ; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge :

Quidquid id est, nihilo fertur maiore figurâ,
Quàm, nostris oculis quam cernimus, esse videtur : (1)

Que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloingné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hìc oculos falli concedimus hilum ;
. . . . . .
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli : (2)

et resoluement, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens ; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens : » Timagoras (*a*) iuroit que pour

(1) Montaigne vient de traduire ce vers. Lucret. l. 5, v. 577.

(2) Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent..... Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. Lucret. l. 4, v. 380, 387.

(*a*) Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 25. — C.

presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument: de toutes les absurditez, la plus absurde aux epicuriens (*a*) est desadvouer la force et effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendosè causas utriusque figuræ,
Quàm manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
Non modò enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplò, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint
In genere hoc fugienda. (1)

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique,

(*a*) C'est-à-dire, *au jugement des Epicuriens.* — C.

(1) Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près, paraissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car, ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. Lucret. l. 4, v. 500.

ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle et forcenee ; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances ; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir, « que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses ; » et que ce que disent les stoïciens, soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
Apparent, et longè divolsi licet, ingens
Insula coniunctis tamen ex his una videtur.
. . . . . .
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus.
. . . . . .
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim : (1)

à manier une balle d'arquebuse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ayt qu'une, tant le sens nous en represente deux : car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à touts coups. Ie laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voisines, plus vifves et substan-

(1) Une chaine de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse; et, quoique très-distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil, sous l'aspect d'une grande île..... Les collines et les campagnes que nous cotoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent accourir vers la poupe..... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. Lucrèt. l. 4, v. 398, 390, 421.

cielles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a establi en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tambours et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la doulceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche, qui ne se sente touchee de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimonies, et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon (*a*) avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Zénon*, l. 4, segm. 23. — C.

faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus (*a*) ne feut pas fascheux, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne compositiõn, il se print (*b*) à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy ; disant : « Ie romps ce qui est à toy ; comme tu corromps ce qui est à moy. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se fesoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien ; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur ? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou

(*a*) *Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort.* — E. J.
(*b*) Diog. Laerce, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 36. — C.

d'un laquay; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la mer oceanne; encores faut il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimûr cultu : gemmis, auroque teguntur
Crimina : pars minima est ipsa puella sui.
Sæpè, ubi sit quod ames, inter tam multa, requiras :
Decipit hâc oculos ægide dives amor. (1)

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son umbre !

Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur :
Dumque petit, petitur; pariterque accendit, et ardet : (2)

et l'entendement de Pygmalion (*a*) si troublé par

(1) Nous sommes séduits par la parure; l'or et les pierreries cachent les défauts du corps. Notre maîtresse est ce qui nous plaît le moins en elle-même; souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. Ovid. *de Remed. amor.* l. 1, v. 343.

(2) Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'insensé! il se désire lui-même; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. Ovid. *Métam.* l. 3, fab. 6, v. 424.

(*a*) *Et qui nous représentent l'entendement de Pygmalion si troublé*, etc.

l'impression de la veue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vifve?

Oscula dat, reddique putat; sequiturque tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit pressos veniat ne livor in artus. (1)

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs), que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souvent essayé cela en nos

(1) Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond; il la saisit, il l'embrasse; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop fortement. Ovide, *Métam.* l. 10, fab. 8, v. 14.

montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne feusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me feusse porté à escient au dangier. I'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne asseurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste: *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* (1): qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe (*a*) se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté: mais à ce compte, il se debvoit aussi faire es-

(1) De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. Tite-Live, l. 44, c. 6.

(*a*) Démocrite. Cic. *de Finib. bonor. et mal.* l. 5, c. 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine; et Plutarque dit positivement que c'est une fausseté. *De la Curiosité*, c. 11, de la traduction d'Amyot. — C.

toupper les aureilles, que Theophrastus (*a*) dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de touts les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car ils ont touts cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpè specie quâdam, sæpè vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementiùs; sæpè etiam curâ et timore.* (1). Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole (*b*)

(*a*) Au rapport de Plutarque, dans son traité, *Comment il faut ouïr*, c. 2, version d'Amyot. — C.

(1) Il arrive souvent que la vue de quelque objet, qu'un son de voix, que des chants, font de fortes impressions sur l'esprit; et souvent aussi, l'inquiétude et la crainte produisent le même effet. Cic. *de Divinat.* l. 1, c. 36.

(*b*) *Protocole*, dit Nicot, signifie entre autres choses, *celui qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui harangue, ou*

de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent !

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous voyons et oïons, agitez de cholere, nous ne l'oïons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas : (1)

l'obiect que nous aimons, nous semble plus beau qu'il n'est;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus

---

joué en farces et moralitez, pour les redresser et remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient, ou demeurent court : posticus summonitor. C'est ce que nous appelons aujourd'hui *un souffleur.* — Ce que Montaigne dit ici est tiré de PLUTARQUE, dans le traité, *Comment il faut refrener la colere*, c. 6, de la traduction d'Amyot. — C.

(1) Alors on voit *(comme Penthée)* deux soleils et deux Thèbes. *Énéide*, l, 4, c. 470.

Esse in deliciis, summoque in honore vigere; (1)

et plus laid celuy que nous avons à contre cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses voyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longèque remotæ. (2)

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens : par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge. Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si, plus mollement et obscurement (*a*), non de tant,

(1) Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs, et fixer les hommages. Lucrt. l. 4, v. 1152.

(2) Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance. Lucrt. l. 4, v. 812.

(*a*) C'est-à-dire, *mais si elle exerce toutes ses facultés plus mollement et plus obscurément, la différence n'est certainement pas aussi grande qu'elle l'est de la nuit au jour; mais il y a la même différence qu'entre la nuit et l'ombre.*

certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve ; ouy, comme de la nuict à l'umbre : là elle dort, icy elle sommeille ; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes (*a*). Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veois pas si clair dans le sommeil ; mais quant au veiller, je ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil; car, en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme,

(*a*) *Semblables aux ténèbres au milieu desquelles habitaient les Cimmériens.*

d'aultres la veue, d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust; Democritus (*a*) disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitifves beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme: nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent:

> Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
> Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
> Est utique, ut serpens, hominis contacta salivâ,
> Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa. (1)

quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selons nous, ou selon le serpent? par quel des deux sens, verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline (*b*) dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons: qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson (*c*) de

(*a*) Plutarque, *Des opinions des Philosophes*, l. 4, c. 10. — C.

(1) Entre ces effets, il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns, est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive humaine, périt et se dévore de ses propres dents. Lucret. l. 4, v. 638.

(*b*) L. 32, c. 1. — C.

(*c*) *A qui en croirons-nous, ou au poisson, poison de l'homme, ou à l'homme, poison du poisson?* — E. J.

l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous :

> Lurida prætereа fiunt, quæcunque tuentur
> Arquati : (1)

ceulx qui ont cette maladie, que les medecins nomment *Hyposphagma* (*a*), qui est une suffusion (*b*) de sang soubs la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en voyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là, il est vraysemblable que la couleur des obiects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la pro-

(1) Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. Lucrèt. l. 4, v. 333.

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.

(*b*) *Un épanchement.*

fondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaulx comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus ; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis,
. . . . . .
Et duplices hominum facies, et corpora bina. (1)

Si nous avons les aureilles empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons (*a*) le son aultre que nous ne faisons ordinairement : les animaulx qui ont les aureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'aureille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous voyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flambeaux, une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet.

(1) Nos flambeaux envoient deux lumières ; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. Lucret. l. 4, v. 451.

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.

Et volgò faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, cùm, magnis intenta theatris,
Per malos volgata, trabesque trementia pendent:
Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem
Scænaï speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore : (1)

il est vraysemblable que les yeulx des animaulx' que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat touts les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans; et cettuy cy aultrement

(1) C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et noirs, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les dames, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. Lucret. l. 4, v. 73.

qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons avouer que la neige nous apparoist blanche; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde, s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy (*a*), que nos sens mesmes s'entr' empeschent l'un l'aultre? une peincture (*b*) semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust? il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel (*c*) est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie

(*a*) C'est-à-dire, *s'agit-il maintenant de prouver que nos sens*, etc.
(*b*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.
(*c*) *Id. ibid.* — C.

que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appoinctant et estrecissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiect qu'ils representent, à fin que (*a*) les membres qu'ils avoient à employer, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire; auquel les deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions (*b*), et que les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles;

Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se; (1)

l'humeur (*c*) que succe la racine d'un arbre, elle

(*a*) Sénèque, *Quæst. natur.* l. 1, c. 16. — C.

(*b*) *Qualités.*

(1) Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent, en formant une nouvelle substance. Lucrèt. l. 3, v. 703.

(*c*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 2, c. 14. — C.

se faict tronc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subiects? ou s'ils les ont telles? et sur ce doubte, que pouvons nous resouldre de leur veritable essence? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglees? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? pourquoy (*a*) n'a le temperé quelque forme des obiects relatifve à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimera il pareillement son charactere? le degousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens.

(*a*) Sextus Empir. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14. — C.

Où le compas, l'esquarre (*a*) et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques (*b*) et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabricâ, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendosè fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta;
Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis:
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est. (1)

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché

(*a*) *L'équerre.* — E. J.

(*b*) *Défectueux.*

(1) Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire; si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grace, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie paraisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements qu'on portera seront trompeurs et illusoires. Lucret. l. 4, v. 514.

à l'un ny à l'aultre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car, s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy-mesme partie en ce debat; s'il est ieune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant et veillant: il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et, à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous fauldroit un instrument iudicatoire; pour verifier cet instrument, il nous y fault de la demonstration; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet (*a*). Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison; aulcune raison ne s'establira sans aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infini. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et

(*a*) C'est-à-dire, *au bout de nos inventions*. Je trouve, dans le Dictionnaire de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens. — C.

les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens; laquelle passion et le subiect sont choses diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui vouldroit toutesfois iuger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances (*a*), comme nous voyons par experience : sera ce qu'aulcunes apparences choisies reglent les aultres? il fauldra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects; et nous, et nostre

(*a*) *Différences.* — Discrepance, du latin *discrepantia*, disconvenance, diversité.

iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le iugeant et iugé estant en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce ne sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsin, vu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender (*a*) de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon (*b*) disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des

(*a*) *Saisir.*

(*b*) Dans le dialogue intitulé, *Theætetus.* — C.

dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance (*a*) et variation perpetuelle; opinion commune à touts les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras opinoit, Que toute matiere est coulante et labile (*b*) : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus (*c*), Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doibt pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convie à venir ce matin disner, vient auiourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres : « et (*d*) qu'il

(*a*) *Que toutes choses sont en vicissitude, transformation*, etc. — Fluxion, de *fluere*, couler, s'échapper; muance, de *mutare*, changer.

(*b*) *Sujette à changer.* — Labile, de *labilis*, tombant, caduc, fragile.

(*c*) Sénèque, epist. 58, *Hoc est quod ait Heraclitus : In idem flumen bis non descendimus.* Et Plutarque, dans son traité intitulé, *Que signifie ce mot* ει? c. 12. — C.

(*d*) Depuis ces mots, *et qu'il ne se pouvoit trouver une substance*, etc., jusqu'à ces mots inclusivement, *sans qu'on puisse dire, Il a esté, ou Il sera, sans commencement et sans fin*, tout cela, excepté le passage de Lucrèce, est copié mot pour mot du traité de Plutarque.

« ne se pouvoit trouver une substance mortelle « deux fois en mesme estat; car, par soubdai- « neté et legiereté de changement, tantost elle « dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, et « puis s'en va; de façon que ce qui commence à « naistre ne parvient iamais iusques à perfection « d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve « iamais et iamais n'arreste comme estant à bout, « mais, depuis la semence, va tousiours se chan- « geant et muant d'un à aultre; comme de se- « mence humaine se faict premierement, dans « le ventre de la mere, un fruict sans forme, « puis un enfant formé, puis, estant hors du « ventre, un enfant de mammelle, aprez il de- « vient garson, puis consequemment un iou- « vénceau, aprez un homme faict, puis un homme « d'aage, à la fin decrepite vieillard; de maniere « que l'aage et generation subsequente va tous- « iours desfaisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura et vertere cogit. (1)

---

cité dans la note précédente, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. J'ai eu soin de faire marquer cette longue citation par des guillemets, afin qu'elle n'échappât point aux yeux du lecteur. — C.

(1) Le temps change la face entière du monde; un nouvel

« Et puis, nous aultres, sottement craignons « une espece de mort, quand nous en avons « desia passé et en passons tant d'aultres; car, « non seulement, comme disoit Heraclitus, la « mort du feu est generation de l'air, et la mort « de l'air, generation de l'eau, mais encores plus « manifestement le pouvons nous veoir en nous « mesmes; la fleur d'aage se meurt et passe quand « la vieillesse survient, et la ieunesse se termine « en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la « ieunesse, et le premier aage meurt en l'en- « fance, et le iour d'hier meurt en celuy du iour « d'huy, et le iour d'huy mourra en celuy de « demain, et n'y a rien qui demeure ne qui soit « tousiours un; car qu'il soit ainsi, si nous de- « meurons tousiours mesmes et un, comment « est ce que nous nous esiouïssons maintenant « d'une chose, et maintenant d'une aultre? com- « ment est ce que nous aimons choses contraires « ou les haïssons, nous les louons ou nous les « blasmons? comment avons nous differentes « affections, ne retenants plus le mesme senti- « ment en la mesme pensee? car il n'est pas « vraysemblable que, sans mutation, nous pre-

ordre de choses succède nécessairement au premier : rien ne demeure constamment le même; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions, et les métamorphoses continuelles de la nature. Lucret. l. 5, v. 826.

« nions aultres passions; et ce qui souffre muta-
« tion ne demeure pas un mesme, et s'il n'est
« pas un mesme, il n'est doncques pas aussi,
« ains, quant et l'estre tout un, change aussi
« l'estre simplement, devenant tousiours aultre
« d'un aultre : et par consequent se trompent
« et mentent les sens de nature, prenants ce qui
« apparoist pour ce qui est, à faulte de bien
« sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce donc-
« ques qui est veritablement ? ce qui est eternel ;
« c'est à dire, qui n'a iamais eu de naissance,
« ny n'aura iamais fin ; à qui le temps n'apporte
« iamais aulcune mutation : car c'est chose mo-
« bile que le Temps, et qui apparoist comme
« en umbre, avecques la matiere coulante et
« fluante, tousiours sans iamais demeurer stable
« ny permanente, à qui appartiennent ces mots,
« Devant, et Aprez, et A esté, ou Sera, lesquels
« tout de prime face montrent evidemment que
« ce n'est pas chose qui soit, car ce seroit grande
« sottise, et faulseté toute apparente, de dire que
« cela soit, qui n'est pas encores en estre, ou
qui desia a cessé d'estre; et quant à ces mots,
« Present, Instant, Maintenant, par lesquels il
« semble que principalement nous soustenons et
« fondons l'intelligence du temps, la raison le
« descouvrant, le destruict tout sur le champ,
« car elle le fend incontinent, et le partit en fu-

« tur et en passé, comme le voulant veoir ne-
« cessairement desparti en deux. Autant en ad-
« vient il à la nature qui est mesuree, comme
« au temps qui la mesure; car il n'y a non plus
« en elle rien qui demeure, ne qui soit subsis-
« tant, ains y sont toutes choses ou nees, ou nais-
« santes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce
« seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul
« qui Est, que Il feut, ou Il sera; car ces termes
« là sont declinaisons, passages ou vicissitudes
« de ce qui ne peult durer ny demeurer en estre:
« parquoy il fault conclure que Dieu seul Est,
« non point selon aulcune mesure du temps,
« mais selon une eternité immuable et immobile,
« non mesuree par temps, ny subiecte à aul-
« cune declinaison; devant lequel rien n'est,
« ny ne sera aprez, ny plus nouveau ou plus re-
« cent; ains un realement Estant, qui, par un
« seul Maintenant, emplit le Tousiours; et n'y a
« rien qui veritablement soit, que luy seul, sans
« qu'on puisse dire, Il a esté, ou, Il sera, sans
« commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen (*a*), ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me four-

(*a*) De Plutarque. Voyez la note *d*, page 372.—C.

niroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il (*a*), et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité (1) ! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignee plus grande que le poing, la brassee plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux, et l'est encores que l'homme (*b*) se monte au dessus de soy et de l'humanité, car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses; il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres moyens, et sel aissant haulser et soublever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

(*a*) Sénèque, *Natur. quæst.* l. 1, *in Præfatione.*— C.

(1) *O quàm contempta res est homo, nisi suprà humana se erexerit!* Senec. *Natur. quæst.* l. 1, *in Præfatione.* — C.

(*b*) Ou plutôt, *comme il l'est encore* (c'est-à-dire, *impossible*) *que l'homme s'élève*, etc.—C.

TABLE DES CHAPITRES,

CONTENUS

DANS LE TOME QUATRIÈME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAP. XII. Apologie de Raimond Sebond. . . *Page*

FIN DE LA TABLE.

00101742

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016